

Pour célébrer les 30 ans du Salon international du livre de montagne de Passy, 30 auteurs de talent expriment leur attachement à 30 œuvres inspirées par la montagne, romans, récits, essais, et même théâtre, qu'à leur invitation, l'on découvrira ou l'on relira avec délectation.

Blaise Agresti,	Claude Gardien,
Bernard Amy,	Hervé Gaymard,
Caroline Audibert,	Bernard Germain,
Isabelle Autissier,	Cédric Gras,
Yves Ballu,	Daniel Grévoz,
Christophe Barbier,	Patricia Jolly,
Stéphanie Bodet,	Sylvain Jouty,
Patrick Breuzé,	Nathalie Lamoureux,
Antoine Chandellier,	Jean-Louis Lejonc,
Jean-Marie Choffat,	Gilles Modica,
Philippe Claudel,	Gilles Mossière,
Antoine De Baecque,	Jean-Louis Pierre,
Denis Ducroz,	Yves Paccalet,
Pierre-Henry Frangne,	Jean-Christophe Rufin,
François Garde,	François Vallejo...

... tous amis de Passy, forment ici une cordée d'anthologie, emmenée par Michel Moriceau, président du Salon. Grâce à eux, la voie est tracée en direction des refuges que constituent leurs livres préférés.

Salon du livre de montagne de Passy

30 livres
30 refuges

En 1991 se tenait la première édition du Salon international du Livre de montagne de Passy, présidée par Roger Frison-Roche, Samivel et Bernard Amy. Ce rendez-vous du week-end précédent le 15 août, créé à l'initiative de François Garde, s'est réitéré chaque année grâce à l'engagement de Joëlle Chappaz, accompagnée par tous les bénévoles passionnés qui sont l'âme de l'association Montagne en pages. Leur disponibilité, leur bonne humeur, leur efficacité ont assuré la réussite d'une œuvre commune en faveur de la promotion du livre de montagne.

30 livres - 30 refuges — Salon du livre de montagne de Passy



30 livres
30 refuges

Salon du livre de montagne de Passy

30 livres
30 refuges

Salon du livre de montagne
de Passy

30 livres
30 refuges

Cet ouvrage a été réalisé avec le soutien des éditions Glénat.
Couvent Sainte-Cécile,
37 rue Servan, 38000 Grenoble

www.glenatlivres.com

Illustration de couverture : Fernand Payraud
Conception éditoriale : Michel Moriceau,
président du Salon international du livre de montagne de Passy

Préresse et impression : Glénat Production, Grenoble

30 LIVRES - 30 REFUGES

Au « Salon de Passy », les lecteurs parcourent le monde depuis 30 ans au fil des livres de montagne. Ces retrouvailles annuelles du mois d'août sont une occasion de renouveler le plaisir de discuter des ouvrages, d'évoquer des souvenirs, d'élaborer des projets. Que nos fidèles compagnons d'encriers, les auteurs, les éditeurs, les libraires, les bibliophiles, les exposants, les annonceurs sachent combien nous leur sommes reconnaissants de leur soutien dans notre mission de promotion de la culture littéraire et montagnarde. Pour marquer cet anniversaire, sans trop dépasser le nombre de bougies, 30 auteurs ont répondu généreusement à notre appel en témoignage de solidarité et d'amitié. Ils nous ont adressé un coup de cœur sur « leur livre emblématique de la montagne ». Une navigatrice a parlé de la montagne, un montagnard s'est replongé dans les lectures de son enfance qui lui ont fait connaître la mer. Il y a des oublis évidemment, mais les réponses ont fusé : un flash, une pensée, un emballement, une rencontre. Ce recueil relève du clin d'œil. Il n'est pas une anthologie ni un palmarès. Il est une invitation à lire ou relire des textes en marge de toutes les autres œuvres... Toutes les sources d'inspiration sont mises en valeur. Les alpinistes tiennent fermement la plume et les écrivains savent, eux aussi, atteindre la haute altitude et transmettre leurs émotions. Les publications d'une époque que l'on croyait oubliée restent présentes dans l'esprit des lecteurs avisés. Des parutions récentes sont déjà des classiques. Les techniques évoluent, les

styles s'assouplissent. Le risque pour l'écrivain n'est pas une fatalité. Son ivresse est celle de l'écriture. Le bonheur de l'auteur est intact, qu'il ouvre une voie ou signe son livre. La montagne, en effet, n'évoque pas seulement la liberté dans un espace où les grimpeurs expriment leur talent. Elle reste un « continent » que les créateurs du monde entier explorent dans toutes ses composantes, et cela depuis longtemps. Les choix de nos amis font apparaître la grande diversité des thèmes. Sont assumés un réel attachement aux anciens aussi bien qu'aux modernes, un intérêt pour la fiction, une passion de l'aventure, avec une constante : l'envie de percer le mystère des hauts lieux.

Trente auteurs nous font remonter le temps jusqu'au XVIII^e siècle, et le classement de leur contribution selon la date de publication des livres commentés montre l'évolution d'un genre qui s'est d'abord attaché à comprendre le lieu, à en percer la magie avant d'en faire le cadre d'aventures humaines où l'esprit de conquête le dispute à la volonté de s'élever au-dessus des contingences d'en bas. Le besoin d'expression, d'explication, d'appropriation des hautes terres ne s'est jamais démenti et l'engagement des montagnards a été largement mis en pages. Une décennie semble avoir sauté : celle des années soixante-dix – riches cependant d'exploits, de drames et de prises de conscience. Certains auraient alors suivi une expédition mythique sur un 8000 ou attendu les secours 342 heures ou davantage. D'autres auraient pleuré devant la montagne dénaturée.

Suivant en cela le développement de la « société ludique », la littérature « de plein air » regarde également vers la mer où croisent les pionniers de la course au large, les vagabonds des mers du Sud et les protecteurs des océans. Le grand large et la haute altitude se retrouvent en vitrine des libraires. La montagne y fait valoir tous les sommets, et derrière eux d'autres

Himalaya, d'autres Everest : à chacun de s'y retrouver.

Par son histoire, ses histoires, les joies et les peines dont elle est le théâtre, la montagne a fait partager aux amateurs de sensations fortes une façon d'être, un art d'y vivre, avec le besoin de s'y attacher, l'envie de s'y dépasser, mais aussi la peur de la défier et la futilité de certaines prétentions : car elle est indestructible, cette masse de roches et de glace. Impénétrable, imprévisible, certes, mais terriblement belle, émouvante et attractive. Possessive, peut-être. Intraitable. C'est ainsi que nous la retrouvons au fil des pages.

Nous ne pouvons qu'exprimer notre gratitude aux auteur·e·s et aux écrivains, qui, aimantés à la paroi comme à leurs manuscrits, redonnent de la vie à ces grandes pages de la littérature de montagne et nous font partager leur passion. Qu'ils soient chaleureusement remerciés de cette marque d'amitié et de générosité.

L'année 2020 s'annonçait prometteuse et devait nous apporter des ouvrages d'actualité, des essais, des récits, des études historiques, scientifiques ou géographiques, avec la perspective de débats animés sur le réchauffement climatique et la modification du paysage, l'évolution de nos comportements. La vague, qui a balayé le monde, a gelé tous les programmes, bloqué les initiatives et laminé les entreprises. En hommage aux efforts développés par tous ceux qui animent la « chaîne du livre », et qui ont dû stopper net leurs projets, il est conforme à nos engagements, de maintenir le lien dans « l'attente des secours » et d'avoir une pensée pour nos ami·e·s qui ont été frappé·e·s par l'épidémie en France, en Italie et ailleurs.

Michel Moriceau

30 ANS

30 ans de rencontres, d'échanges.

30 ans de lecture.

30 salons du livre de montagne à Passy.

30 ans d'évolution d'un genre littéraire qui s'affirme par la diversité de ces sujets, la qualité des ouvrages, l'enthousiasme des auteurs, l'engagement des éditeurs. Pour le bonheur des lecteurs.

30 ans de récits, de romans, mais aussi d'analyses ou de réflexions, autant de frissons, d'émotions, de confrontation des styles, de motivations surprenantes dans le rêve incertain de dominer la montagne et... le jury des prix littéraires.

30 ans d'histoire et de géographie, pour recomposer la vie d'antan, suivre la destinée des gens de la montagne, expliquer ce « continent », impénétrable au temps des monts maudits, mais désormais parcouru de toutes parts alors que se casse le rythme des saisons, se modifie le paysage et se grisent les âmes pures.

30 ans de voyages sur tous les massifs du monde, pour mieux les connaître, s'y laisser envoûter, s'y enrichir au contact d'autres peuples dont les traditions ancestrales subissent peu à peu les assauts de colonies venues d'ailleurs, leur apportant la notion du profit et de la consommation.

30 ans d'aventures dans un esprit de conquête, irrépensible et futile, pour la gloire dans la déraison, la routine du risque, l'hypothèque de sa propre vie et de celle des autres.

30 ans d'efforts et d'émerveillements, d'extase, mais aussi

de souffrance, que revivent dans un livre les alpinistes d'exception déclinant leurs épreuves au-delà des émois du randonneur ordinaire et de l'amateur éclairé.

30 ans de victoires et de drames, d'acharnement sans mesure, de grandeur dans le renoncement, avec toujours l'orgueil de s'arracher de la terre et d'aller percer le mystère des hauts lieux.

30 ans d'ivresse sur les rochers, dans la griserie de courses lointaines qui font d'un art de vivre, l'alpinisme, une véritable addiction.

30 ans de révélations, à l'écoute des montagnards et des alpagistes rivés à leur terre, sensibles aux merveilleux cadeaux d'une nature qu'ils croyaient éternelle.

30 ans de marche sur les sentiers du baroque, à travers les Alpes ou le Mercantour, sous la pluie à Kerguelen, sous le soleil vers Compostelle, chemins faisant de contemplation, de méditation sur soi-même.

30 ans de magie dans l'air pur et les brouillards thérapeutiques d'une montagne rédemptrice des maux de tous les siècles.

30 ans sous les clochetons d'églises baroques, près des œuvres mystérieuses d'Assy, des oratoires et des chapelles, qui invitent au recueillement, illustrent les « états d'art » au pays du mont Blanc.

30 ans de saveurs, de parfums, de douceurs, et de recettes mises en pages aux couleurs des saisons pour s'en souvenir, le soir au bivouac en avalant le dernier tube de crème de marrons.

30 ans de crapahut sur les montagnes du monde, à 8000, sur les îles, aux abords des pôles, sous les cratères en feu : autant d'images inoubliables, avec le bonheur de dépasser ses

limites, et de porter haut les couleurs d'un pays, le soulagement de revenir couvert de plaies et de bosses. De médailles.

30 ans à mesurer, impuissants, la fonte des glaciers, monstres merveilleux dont la déliquescence assombrit le paysage et l'avenir de la planète.

30 ans d'accidents, de catastrophes, et de secours en montagne, d'hivernales en conditions extrêmes, de grandes crevasses, de pierres lancées par le destin, moments tragiques de danse avec la peur, qui amènent à noircir des pages entières de frissons et d'effroi.

30 ans de contrastes, d'émerveillement et de craintes, de félicité, de souffrance, quand l'idéal se fracasse sur la triste réalité d'une chute, d'une fracture, d'une gelure.

30 ans d'images, de clichés qui subliment le paysage, de photos qui impressionnent, qui habillent la montagne de filtres colorés et laissent ainsi supposer que ce don des dieux est paisible. Vraie fausse nouvelle.

30 ans d'humour, et ce n'était pas gagné, dans ce monde du tragique et de l'idéal de soi.

30 ans de métaphysique sur le grandiose et sur le beau, de spiritualités sur l'au-delà des cimes, d'interprétation sur l'appel du vide, le désir de risque et l'irrépressible acharnement à s'élever du camp de base.

30 ans d'entraves à la liberté, cette liberté à toujours chérir en dépit des belles imprudences et des polices d'assurance, des files d'attente dans les refuges, des arrêtés préfectoraux. Des barbelés sur la neige demi-deuil.

30 ans de critiques et même de pamphlets dénonçant la pollution, le bruit, le béton, les attractions. De la folie douce.

30 ans de victoires et de renoncements, d'humilité dans les moments de gloire, de grandeurs dans l'échec, de cours magis-

traux sur l'éthique de la grimpe. Tout un programme.

30 ans de paysages somptueux, torturés par les glaciers, les avalanches, les glissements de terrain, et pire encore, les pelleteuses et les bulldozers. Un désir d'avenir.

30 ans de vie dans les alpages envahis par la forêt, les promoteurs et les touristes, autant de souvenirs d'une vie à la dure pour se nourrir et faire vivre la montagne et ses enfants.

30 ans à lire, écrire, à relancer au téléphone, pour se revoir, et dialoguer. Se chicaner? Ah, non!

30 ans de bénévolat, de partage, d'amitié et de reconnaissance.

30 ans de livres sur la montagne, cette remarquable terre d'aventures.

30 ans de livres à paraître où la montagne donne à l'action le relief – encore heureux – et l'argument d'une ouverture sur le monde.

Michel Moriceau

1794

LE MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE

Jean Potocki

Gallimard, 1958

Le 2 décembre 1815, le comte Jan Potocki, après avoir achevé la rédaction de son *Manuscrit trouvé à Saragosse*, en français, se tire une balle en argent dans la tête. Je tiens ce livre pour un des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale. Cet entrelacs presque infini d'histoires qui contiennent des histoires qui contiennent des histoires traverse toutes les formes, et se fait successivement récit picaresque, conte fantastique, anecdote curieuse, roman d'apprentissage, nouvelle libertine, légende médiévale, chronique familiale, fable morale et que sais-je encore. Quelques thèmes reviennent en d'incessantes variations – le pendu qui ressuscite, la vanité du pouvoir, l'homme amoureux de deux sœurs, le dialogue entre les trois religions du Livre, les illusions de la fortune. Et le tout se déroule dans les montagnes. Quoique modestes, les hauteurs de Castille où s'enchevêtrent ces narrations forment bien plus qu'un décor : une utopie, un envers, un anti-monde. Là-haut se retrouvent et se croisent gentilshommes naïfs, gitans, femmes rebelles, victimes de persécutions et bandits d'honneur, sans oublier le Juif errant. Tous fuient les contraintes de la cour et de la ville, les lois et les dettes, l'Église catholique et les pesanteurs familiales. Nombre d'épisodes se déroulent dans de profondes grottes, comme des montagnes inversées, qui brouillent encore un peu plus les perspectives. Les monts de ce roman ne font pas l'objet de descriptions effrayées ou admiratives, comme si l'âge classique et le romantisme étaient déjà dépassés. Ces paysages ne sont qu'esquissés, telle une toile peinte en fond de décor. Leur valeur

n'est pas réaliste, elle est politique et parle de rupture et de liberté. D'Espagne en Mongolie et du Maghreb en Sibérie, le comte Potocki avait beaucoup voyagé. Dans son unique et magistral roman, les personnages ne cessent de se déplacer, de passer d'une croupe à un mont, d'un col à un val, dans une géographie imaginaire, et ne redescendent jamais. L'immobilité leur fait peur. La vie d'en bas, trop ordinaire, trop policée, ne se prête pas aux mille rebondissements du *Manuscrit*.

Dans la littérature de montagne, ce livre fait figure d'étrange doyen, souriant et inquiétant à la fois, sans postérité, et avant tout d'une audace sans limites.

François Garde

François Garde

Prix Goncourt du premier roman 2012

Énarque et fin lettré, étonnant randonneur et créateur inspiré du Salon international du livre de montagne de Passy, François Garde est entré dans la carrière littéraire en 2012 avec le prix Goncourt du premier roman. Aimanté par les montagnes du grand Sud, attentif au destin des pôles et sincèrement attaché aux richesses du patrimoine ultra-marin français, il est présent sur toutes les mers de l'Empire, laissant sa plume glisser sur les vagues autant que dans l'eau furieuse des torrents. Maître dans l'art de la description des paysages et des caractères, il invite ses lecteurs à voyager autour de leur chambre : c'est toujours comme ça en Pays de Savoie !

Derniers ouvrages parus : *Ce qu'il advint du sauvage blanc*, prix Goncourt du premier roman 2012 (Gallimard, 2012) ; *Roi par effraction* (Gallimard, 2019) ; *Lénine à Chamonix et autres nouvelles* (Paulsen, 2020).

1875

**L'ÎLE MYSTÉRIEUSE,
et autres lectures d'enfance**
Jules Verne

Hetzel, 1875

Enfant, je consomme la lecture et les mots comme une drogue autorisée. Mais aussi les images ! Je m'injecte à haute dose les bandes dessinées publiées par les Éditions Fleurus et Cœurs vaillants – les seules que bénisse le clergé catholique localement dominant.

Fripounet et Marisette raconte les aventures d'un bellâtre blond et d'une gamine aux cheveux noirs qui ressemble à ma cousine Denise... Dans l'album *La Plongée du Pélican*, j'invite Marisette-Denise à me rejoindre aux commandes du sous-marin. Nous gagnons les abysses dans un feu d'artifice d'animaux luminescents. La belle me donne un baiser lorsque nous touchons le fond. Je me souviendrai de ce voyage imaginaire en écrivant la biographie de l'inventeur du bathyscaphe : le professeur Auguste Piccard. L'épisode me reviendra aussi en mémoire avec l'équipe Cousteau, lorsque je prendrai place à bord de la soucoupe plongeante baptisée (je n'invente rien) *Denise* !

Héloïse et Abélard met en scène une héroïne blonde et fade, et un héros maladroit. Je me demande où René Bonnet, l'auteur de cette œuvre, a trouvé ces prénoms. J'apprends par le dictionnaire l'existence du couple médiéval, le triste destin des testicules du moine et la désolation consécutive de la nonne.

Dans les aventures d'Oscar Hamel et Isidore, par F.-A. Breysse, je lis et relis *La Montagne de la peur*. L'épisode se déroule en Amazonie. Le radeau des héros descend une rivière

où les attend un anaconda gigantesque. Je reverrai cette image en allant avec Humberto, chef indien huaorani, observer un nid de cet ophidien sur la rive boueuse du rio Tiputini, en Équateur. La femelle est lovée près de ses œufs, la peau marquée de noir, longue de cinq mètres, quasi cosmologique. Je dévore non seulement des BD, mais toutes sortes de récits ou de romans qui m'emportent vers les lointains ; jusqu'aux fameuses « taches blanches » sur les cartes, qui existent encore dans les années 1950... Mettons qu'on organise un concours d'écrivains et de livres de voyage. Je dévoile mon podium.

Médaille de bronze : Jack London, pour *Croc-Blanc*. Je suis chercheur d'or au Klondike. Le blizzard se déchaîne. Je deviens chien de traîneau – husky ou malamute. Je n'aboie pas : je hurle. J'inverse le sens de l'évolution : je me métamorphose en loup.

Médaille d'argent : Herman Melville, pour *Moby Dick*. Je m'appelle Ishmaël. J'embarque sur le *Péquod* du capitaine Achab, avec le harponneur tatoué Queequeg. Le cachalot blanc surgit de la brume, tel le Léviathan de la Bible. Percé de fers, il coule notre navire et nous entraîne au néant.

Médaille d'or : Jules Verne, pour *L'Île mystérieuse*. Après avoir dévoré *Vingt mille lieues sous les mers* et contemplé, par les hublots du *Nautilus*, les vestiges de l'Atlantide ou les tentacules de la pieuvre géante, je fais partie des naufragés de *L'Île mystérieuse*. Ce roman initiatique m'inocule une fièvre. Je l'annote, le souligne, le savoure durant des années. Je m'identifie au jeune botaniste Harbert. Je côtoie l'ingénieur Cyrus Smith, le reporter Gédéon Spilett, le marin Pencroff, l'esclave affranchi Nab, le bandit repent Tom Ayrton... Je rencontre le *Deus ex machina* de l'énigme : le capitaine Nemo en personne (bien sûr !), qu'un cataclysme volcanique engloutira avec le sous-marin et l'île entière.

Ce roman de Jules Verne constitue à la fois une robinsonnade et une métaphore du destin de l'espèce humaine. Ses héros sont les enfants de la liberté: ils s'évadent en ballon de la ville de Richmond, assiégée par les sudistes pendant la guerre de Sécession. Ils touchent terre en catastrophe et donnent à l'île qui les sauve le beau nom de « Lincoln ». Ce sont les acteurs d'un mythe prométhéen. En combinant le courage et la science, ils illustrent le triomphe de l'homme sur une nature généreuse et dangereuse. Ils font du feu sans allumettes ni silex (Prométhée, vous dis-je!). Ils produisent des bougies et des poteries. Ils aménagent dans une falaise une maison (« Granite House ») à laquelle ils accèdent par un ascenseur hydraulique. Après avoir trouvé un grain de blé oublié dans une poche, ils refondent l'agriculture. Ils coulent du verre, extraient du minerai de fer, pratiquent la métallurgie, fabriquent des explosifs...

Arriver en haillons sur un rocher de l'océan, y instituer la démocratie et y réinventer la pile électrique et la nitroglycérine: chapeau!

En lisant pour la énième fois tel passage du livre à la lampe torche, au fond de mon lit, je partage l'esprit des « colons » de l'île Lincoln. Je glorifie la Raison chère à Auguste Comte et aux positivistes, aux entrepreneurs saint-simoniens et même aux prolétaires de la révolution industrielle, qui rêvent d'un avenir meilleur grâce à la puissance du fer et du charbon.

Quelques décennies plus tard, il sera difficile de conserver la même espérance dans les sciences, les techniques et les lendemains qui chantent.

Yves Paccalet

Yves Paccalet

Normalien visionnaire, Yves Paccalet est un enfant de la montagne et un homme de la mer. Équipier du commandant Cousteau, il a observé les atteintes portées à la faune et à la flore, il a vu les forêts détruites, les océans pollués de plastique et d'hydrocarbures. Depuis plus de 20 ans, il nous alerte sur le saccage de la Terre et les menaces qui planent sur l'humanité. L'être humain, aveugle et orgueilleux, est en effet frappé d'un délire de croissance et de profit qui lui fait abandonner toutes ces merveilles de la nature qu'il ne prend plus le temps de voir. La montagne, il se l'approprie et l'exploite davantage qu'il ne l'entretient. De ce terrain de liberté il fait une affaire rentable. Il morcelle l'espace public en terrains à bâtir. Il se donne bonne conscience en créant des réserves où l'on protège les espèces tout en autorisant les équipements qui assouviennent les besoins de la société de consommation. L'économie prend le pas sur l'histoire naturelle, le génie civil sur le génie des lieux. Mais les fleurs, les animaux, les pierres et les cristaux sont encore chez eux en montagne. Le climat, les quotas, l'érosion ne retirent rien à leur valeur. Mais, quand la nature reprend ses droits, le locataire des lieux, l'Homme, ne se laisse pas faire et en appelle à la loi pour marquer son territoire. La nature, quant à elle, rend coup sur coup et convoque les cyclones, les crues centenaires, les avalanches, les éboulements. Les virus.

Dernier ouvrage paru: *Éloge des mangeurs d'hommes – Loups, ours, requins... sauvons-les* (Arthaud, 2014).

1875

HISTOIRE D'UNE MONTAGNE

Élisée Reclus

Babel, 1875 - Arthaud, coll. Arthaud Poche, 2017

Lors de l'été 1859, Élisée Reclus, jeune collaborateur d'à peine 30 ans des guides Joanne, traverse les Alpes, passant par l'Ober-

land bernois, le Valais et la Savoie. Il écrit à sa mère : « J'ai vu beaucoup de pays qui m'ont vivement intéressé, mais tous ces grands spectacles se sont pour ainsi dire évanouis dans mon souvenir sous la splendeur des montagnes [...]. J'ai plus vécu pendant une heure d'admiration devant les rochers et les neiges de la Jungfrau que pendant de longues semaines à Paris ou à Sainte-Foy [sa ville natale]¹. » L'homme qui aime la marche, toutes les formes minérales, végétales et animales, place la montagne au sommet de ces beautés, ce qu'il ressent intimement en progressant le long d'un sentier alpin. Quinze années plus tard, alors qu'il commence à se faire un nom de géographe et qu'il vit depuis trois ans en exil à Lugano, en Suisse, à la suite de son autre engagement, politique, celui de communaliste, Reclus compose le portrait de cette admiration, écrivant *Histoire d'une montagne*², une forme de voyage partagé, entre le récit et l'essai, l'érudition et la pédagogie, à équidistance de la géologie, de la géographie, de l'histoire et de la physiologie.

Ce texte, qui répond aussi à une vogue de réflexions sur la nature lancée par Michelet (de *L'Oiseau* en 1856 à *La Montagne*³, précisément, en 1868), paraît en 22 épisodes dans la revue hebdomadaire *La Science illustrée*, du 18 octobre 1875 au 28 août 1876, qui seront réunis en un volume de 22 chapitres chez Hetzel en 1880.

1 Élisée Reclus, « Lettre à sa mère », 30 septembre 1859, *Correspondance*, tome 1, Paris, Schleicher Frères, 1911, p. 201-202.

2 « Introduction » à *Histoire d'une montagne*, par Joël Cornuault, Gollion (Suisse), Infolio Éditions, 2011, p. 9-20 ; Soizic Alavoine, « Les Alpes d'Élisée Reclus », *Revue de géographie alpine*, 2001, n° 4, p. 27-42.

3 Michelet, *La Montagne*, repris aux Éditions du Pommier (préface d'Antoine de Baecque), 2020.

Reclus ayant été élevé en Gironde n'est pas montagnard lui-même, et il existe chez lui une forme de fierté qui situe très haut l'habitant des montagnes. Comme s'il était une incarnation tout à la fois de l'origine de l'humanité et de l'avenir de l'homme. Le montagnard semble, pour Reclus, la plus juste manifestation de trois états possibles de l'Âge d'or mythique : celui, à jamais perdu, des premiers temps de l'humanité ; celui, inatteignable aux touristes et aux rationnels, des calmes contrées de la beauté sauvage ; celui, promis, d'un Adam futur, qui vivra harmonieusement en ayant fait la paix en lui entre le surhomme qu'il rêve d'être et le sous-homme d'où il vient. Le plus étonnant est que cet amoureux des cols en appelle à une véritable réforme de la montagne – qui ne soit pas un néfaste aménagement touristique (Reclus est l'un des premiers à dénoncer les méfaits d'un tourisme alpin encore pourtant embryonnaire) – permettant de « faire place à des maisons commodes et saines » où « l'air, la lumière entreraient librement », où « une bonne hygiène du corps aussi bien qu'une parfaite dignité morale seraient observées ». À ce prix seulement, conclut-il son essai, « les montagnards seront dignes du milieu naturel qui les entoure ; ils pourront contempler avec satisfaction les hauts sommets neigeux et dire comme les anciens Grecs “Voilà nos ancêtres, et nous leur ressemblons”. »

Histoire d'une montagne est ainsi la plus juste manifestation de la mission que s'est donnée Reclus : apporter à la géographie un visage humain, lui offrir son caractère de science au service de la société.

Antoine de Baecque

Antoine De Baecque

Prix de la Revue des Deux Mondes 2010 – Prix Augustin-Thierry 2014

Professeur à l'École normale supérieure, Antoine de Baecque lace volontiers ses godillots pour traverser les Alpes ou accompagner la transhumance en Mercantour. Historien de la Révolution, mais également du cinéma, il marche à grandes enjambées sur les vastes chemins de la culture. Après avoir fait en 2019 «les 400 coups» avec Marie-Antoinette dans les geôles de la Conciergerie, il a retrouvé un «deuxième souffle» dans la magistrale évocation des enfants goitreux sacrifiés au XIX^e siècle sur l'autel de la science et de la vanité.

Derniers ouvrages parus : *La Traversée des Alpes* (Gallimard, 2014) ; *Histoire des crétiens des Alpes* (Vuibert, 2018) ; *Eugénie* (Stock, 2020).

1927

LA MONTAGNE MAGIQUE

Thomas Mann

Prix Nobel de littérature 1929

Fayard, 1927 - nouvelle traduction Claire de Oliveira, Fayard, 2017

La Montagne magique de Thomas Mann est un de ces livres sources auxquels, si on s'y est abreuvé tôt, on reste attaché à jamais. C'est un livre qui repose sur une pointe infime, portée par son titre, une montagne où tout se déroule, rien qu'une montagne, oui, mais magique.

En quoi magique ? Magique en ce que cet infime, promet et contient une infinité de perceptions, de réflexions, de mondes.

J'ai eu la chance de le découvrir à 16 ans, *in situ*, à Davos même où se déroule le récit, d'accompagner le personnage principal Hans Castorf dans sa montée en train à voie

métrique, à travers les vallées, les tunnels, les sommets des Grisons. J'en suis redescendu, ne pouvant, comme Castorp, y passer sept ans de ma vie, mais je n'en suis jamais revenu, ou plutôt j'y reviens sans cesse.

Un de ces livres aux accès multiples, comme toutes les montagnes majeures, dont les variations donnent perpétuellement le sentiment du neuf. Je ne relis pas *La Montagne magique*, je la lis à chaque fois pour la première fois.

Tantôt je suis happé par des paysages inédits, selon les saisons, neige ou pas ; tantôt je préfère me concentrer sur la dimension historique, ce suspens de l'Occident juste avant le déclenchement de la Grande Guerre ; tantôt je privilégie une lecture sensuelle, pour retrouver les impressions que me procurait le personnage essentiel de Clawdia Chauchat ; tantôt je me plie aux affrontements philosophiques des Pepperkorn, Settembrini et Naphta ; toujours je guette les glissades humoristiques et endiablées, comme au moment de la Nuit de Walpurgis.

La principale tristesse que me procure ce livre, provient du fait que, pour beaucoup de nos contemporains même cultivés, il semble s'éloigner. Quelques-uns ont du mal à y entrer, trouvent les dialogues fatigants et l'ouvrage dans son ensemble trop long, trop chargé. Ils n'ont sans doute pas totalement tort.

Je persiste pourtant à mettre au sommet un tel roman, parce qu'il est inépuisable, même s'il est épuisant. Aimons encore un peu les livres épuisants, comme doit rester épuisante et inépuisable l'ascension d'une montagne pour tous les amateurs d'élévation physique et mentale.

François Vallejo

François Vallejo

Prix des libraires 2003 – Prix du Livre Inter 2007

Sarthis de naissance, havrais de cœur, François Vallejo est un romancier ouvert sur le monde. Il passe des pays du Sud aux terres de l'Ouest, traversant les siècles avec aisance, s'attardant souvent dans un hôtel où il médite sur les mystères de la vie. Auteur exigeant d'une œuvre ancrée dans l'histoire, il brosse avec toujours beaucoup d'acuité les portraits de personnages énigmatiques dont les destins contrastés dans tous les milieux, illustrent toutes les faces de la condition humaine.

Derniers ouvrages parus : *Hôtel Waldheim* (Viviane Hamy, 2018) ; *Efface toute trace* (Viviane Hamy, 2020).

1934

DERBORENCE C.-F. Ramuz

Les Amis de Ramuz, 1934 ; Grasset, 2003

Œuvre de la maturité, œuvre de plénitude, *Derborence*, qui paraît en 1934, est l'avant-dernier ouvrage et le chef-d'œuvre de la veine montagnarde que Ramuz a explorée pendant plus de 30 ans, dans des récits, de multiples nouvelles et « morceaux⁴ ». C'est à l'occasion d'une commande des Éditions Payot, fin 1906, que Ramuz découvre véritablement le Valais en 1907 et 1908, et se lie d'amitié avec Albert Muret qui habite à Lens. L'ouvrage commandé, *Le Village dans la montagne*, chronique pleine d'empathie⁵, paraît fin 1908. Le Valais demeurera

4 Nom que Ramuz donne à des textes brefs qui ne sont pas strictement des nouvelles.

5 Sur ce point, voir Christian Morzewski, « *Le Village dans la montagne* ou l'almanach valaisan de C.F. Ramuz », préface au *Village dans la montagne*, Tours, Les Amis de Ramuz, 2001.

toujours cher à son cœur et source d'inspiration, ce sont « les lieux aimés ».

Derborence est une œuvre exceptionnelle à plusieurs titres. Exemple rare d'un récit ancré dans une réalité spatiale et temporelle aisément identifiable, et inspiré par les événements qui ont été à l'origine d'une légende dont Ramuz va s'emparer. *Derborence* est un alpage situé dans le Valais, orienté au sud, sous les Diablerets, lieu qui subit, en 1714 et 1749, des éboulements catastrophiques ravageant l'alpage, tuant bergers et bétail.

Ce récit de montagne succède à un autre récit de catastrophe, celle de la rupture d'une poche d'eau glaciaire. *La Grande Peur dans la montagne*. Cette œuvre parue en 1926, est sombre, puissante ; elle imposa Ramuz en France⁶. Plus équilibrée, moins funèbre, *Derborence* est riche de tous les grands schèmes et thèmes qui hantent l'imaginaire ramuzien. En particulier cette tension duale et antithétique qui nourrit la création de l'écrivain et qui trouve ici son expression la plus achevée. La figure du double s'impose, que ce soit dans la forme, dans l'écriture, ou dans les éléments de l'histoire. Lyrisme et pessimisme, présence de la mort et puissance « royale » de la vie, montagne « belle à voir⁷ », mais « méchante », comme le nom même de *Derborence*, « doux et un peu triste dans la tête »...

6 Au point d'ailleurs d'influer sur la lecture de *Derborence* ; cf. Liliane Jouannet, « Sur la réception de *Derborence* ou du bon usage de l'édition de La Pléiade ! », *Bulletin des Amis de Ramuz*, n° 25-26, p. 131-150. Au point également d'enfermer Ramuz comme écrivain « de la montagne » ; rappelons qu'il est aussi l'écrivain « du lac », « de la vigne », un grand essayiste...

7 Sur la beauté de la montagne et source d'inspiration et de réflexions esthétiques, voir « La Beauté de la montagne » in Gustave Roud/C.-F. Ramuz, *Dispute sur la montagne*, Loches, La Guêpine, 2015, p. 9-19.

Derborence chante la victoire de l'amour et de la vie ; l'on garde longtemps à la mémoire les pages saisissantes dans lesquelles l'écrivain décrit la re-naissance⁸ du berger qui s'extrait de la montagne et retrouve son village dans une atmosphère de résurrection. L'alpage, également, écrasé sous le minéral, peu à peu recouvre vie : « La mousse, d'un pinceau lent et minutieux, a peint en jaune vif, en gris sur gris, en toute sorte de verts, les plus gros des quartiers de roc ; ils nourrissent dans leurs fissures plusieurs espèces de plantes et de buissons, aïelles, myrtille, épine-vinette, aux feuilles dures, aux fruits ligneux, qui tintent dans le vent doucement comme des clochettes. » Publié par les Éditions Grasset en 1936, l'ouvrage reçut un excellent accueil. André Thérive, le grand critique du *Temps*⁹, le qualifia, d'« un des chefs-d'œuvre de la littérature française¹⁰ ».

Jean-Louis Pierre

Jean-Louis Pierre

Ami de Ramuz, ami de Giono, ami fidèle, Jean-Louis Pierre vit en immersion dans l'œuvre des grands auteurs. En ces temps de zapping compulsif, il est rassurant de mesurer cette forme d'esthétique qui conduit l'universitaire à transmettre les messages profonds des prosateurs de génie. La poésie qui émane de la montagne, l'amour des gens simples, la musique du phrasé vont au-delà de la passion : c'est l'honneur d'une vie de consacrer son talent à servir celui des autres.

Dernier ouvrage paru : *Édition des Œuvres complètes de C.F. Ramuz* (Gallimard, 2005, coll. « Bibliothèque de la Pléiade »).

8 Pages qui ne sont pas sans résonance intime avec la naissance ; voir, par exemple, le texte magnifique à l'occasion de la naissance de sa fille : *Symétrie*, Loches, La Guépine, 2020.
9. *Le Temps*, 21 mai 1936.

10. Pour des informations complémentaires, voir notre notice dans l'édition de *La Pléiade*, Gallimard, 2005, *Romans*, II, p. 1658-1680.

1939

NOUVELLES ESCALADES DANS LES ALPES 1910-1914

Geoffrey Winthrop Young

Victor Attinger, 1939

Un livre de chevet pour alpiniste

Geoffrey Winthrop Young (1876-1958)... un nom qui n'éveille sans doute plus guère de souvenirs dans la mémoire des alpinistes d'aujourd'hui et qui a pourtant fortement marqué l'histoire de l'alpinisme des années 1910-1914. Avec le guide suisse Joseph Knubel, ce Britannique forma une cordée qui fut l'une des deux ou trois plus entreprenantes à travers les Alpes occidentales de cette époque.

Mais pas seulement. Plus que d'escalader des cimes, Young a laissé des écrits qui ont porté très haut dans la littérature sa passion de la montagne. Il fut l'un des rares à avoir su mêler le suspense de l'aventure, la technique de l'exploit, l'intensité des émotions, la philosophie et la qualité de l'écriture. Est-ce d'avoir suivi des études de littérature ? Est-ce une prédilection affirmée et un talent certain pour la poésie ? Est-ce d'avoir subi, avant d'écrire ce livre, une épreuve terrible au cours de son existence puisqu'il perdit une jambe lors de la Grande Guerre ? Une complexe alchimie sans doute qui va engendrer des pages parmi les plus belles écrites sur la montagne.

Voici ce que disait de la version anglaise de ce livre Lucien Devies (1910-1980), président des plus importantes associations françaises d'alpinisme entre 1948 et 1973 : « Alors que la littérature alpine est presque toujours dénuée de valeur non seulement humaine, mais même technique, il est de coutume

de la couvrir de louanges dans les publications des clubs alpins. Je ne voudrais pas qu'on puisse se méprendre et ramener le livre de Young au sort commun. C'est qu'il me semble qu'avec de rares essais et récits français, *On High Hills* est l'un des textes les plus importants et les plus beaux qui aient été consacrés à la montagne. Une œuvre magnifique due à un grand artiste qui est aussi un grand alpiniste.»

Des louanges reprises par l'alpiniste suisse Georges de Rham (1903-1990). « Il me semble que mieux que tout autre, M. Young a mis en relief l'importance, dans l'alpinisme, du facteur moral, de l'imagination et de la fantaisie, du sens poétique ou artistique. Il se dégage de ses écrits une image idéale du montagnard, empreinte de gaieté, de grandeur et de générosité.»

On High Hills, l'un des trois principaux ouvrages de Young, fut traduit en français sous le titre de *Nouvelles escalades dans les Alpes 1910-1914*. Il relate quelques-unes de ses ascensions, avec ou sans guide. Dent d'Hérens, aiguille d'Argentière, dent du Géant, aiguille Verte, Petit et Grand Dru, Écrins, Jorasses, Täschhorn, Grépon, mont Blanc et bien d'autres... Avec de belles premières comme le difficile versant Mer de Glace du Grépon.

Des récits qui dépassent largement la simple énumération de gestes techniques que l'on rencontre si souvent dans les récits d'alpinisme. Young raconte sa vie en montagne, ses relations, pas seulement sportives, avec elle et avec ses compagnons de cordée. Il détaille surtout la richesse des sentiments que lui inspirent ces instants à l'évidence très précieux pour lui et qu'il nous fait partager.

La poésie, celle qui émeut le cœur et interroge l'esprit, tient une grande place dans ses écrits. Elle s'invite à chacune des

pages. Elle ajoute une dimension humaine à la montagne. Ce ne sont plus seulement de vulgaires rocs et glaces dont il nous parle, mais des espaces qui vibrent de splendeur et suscitent le désir ou la crainte, l'étonnement ou l'exaltation, l'admiration ou la fascination. Des espaces dont les images s'impriment irrémédiablement dans la mémoire.

« L'immense paroi de la montagne fut bientôt toute frémissante de traits de lumière volant en éclats, et l'air ne frémissait pas moins à nos oreilles lorsque boucliers de pierre de lune et lances de glace aussi dures que l'acier commencèrent à scintiller... » Le versant technique des ascensions n'est bien entendu pas négligé avec tout le suspense qu'il génère souvent et l'audace qu'il réclame toujours. Escalade, ne l'oublions pas, qui s'effectue à l'époque avec des techniques très incertaines et un matériel rustique. Chaussures à clous et cordes en chanvre.

« Puis ce furent des instants pires encore et très longs, des *han* profonds, des grincements de clous et le petit tintement sec de la pointe du piolet qui se fiche dans la roche dure.»

Une autre composante de l'alpinisme réside pour Young dans ses compagnons. L'amitié, la confiance ou la méfiance qu'il leur accorde en montagne. Surtout en ce qui concerne son guide Joseph Knubel, « Petit J » comme il le surnomme, qu'il porte en haute estime et avec lequel il gardera des relations jusqu'à la fin de son existence. « Ça et là, je pouvais voir de toutes petites taches sombres, là où Josef avait inséré la pointe de son ahurissant piolet. [...] Même à présent je m'émerveille encore à la pensée de ce combat solitaire, bien au-dessus de nous dans cette muraille nue et penchée : duel avec l'immensité, sans le moindre encouragement, sans même de témoin ! »

En évoquant les *Nouvelles escalades dans les Alpes* de Young,

on ne saurait oublier le chapitre le plus important de ce livre qui relate la première ascension de la très difficile face sud du Täschhorn faite d'une roche raide et pourrie. Un épisode rendu particulièrement pathétique par les difficultés et le mauvais temps, auquel il consacre plus de 35 pages.

« Je regardais dans le vide, par-dessus mon bras, pour voir les à-pics implacables s'abîmer sans la moindre interruption, avec leurs étroits auvents neigeux qui s'avançaient à perte de vue et vertigineusement les uns au-dessus des autres et semblaient vouloir faire rouler dans le vide jusqu'à mes rapides coups d'œil. Et je me rendis compte, en un éclair, de ce que serait la descente s'il nous fallait revenir par là. » Et puis la guerre interrompit, provisoirement tout au moins, la relation de Young avec la montagne. Il a connu alors les dévastations et le monotone chant de mort d'Ypres dont il efface le sordide par quelques mots : « Le souffle des monts est humain et créateur de vie. Leurs périls même sont une incitation à l'audace, à la sincérité, à la découverte de soi. »

Daniel Grévoz

Daniel Grévoz

Grand Prix du livre de montagne de Passy 2004

Guide de haute montagne, auteur du roman *Les Orgues du Mont-Blanc*, Daniel Grévoz est aussi à l'aise sur les piliers de haute altitude que devant la pile de ses livres publiés au rythme soutenu d'un par an depuis 30 ans. S'il a exploré le Sahara aussi bien que les Alpes, il a visité tous les genres littéraires avec toujours un égal bonheur d'écriture. Les jurys ne s'y sont pas trompés, qui ont largement récompensé le souffle de son inspiration, la précision de son style et l'élégance de son comportement, à la fois discret et bienveillant, amical sans effusion excessive, fidèle sans jamais rien demander en retour.

Par son calme et son expérience du métier de guide, il prêche la

prudence et nous invite à l'analyse bien tempérée du plaisir de grimper et des dangers de l'alpinisme. La montagne est une passion, une addiction qui brise des hommes comme « une aile sur une dune ». La forêt est pour lui un autre refuge et les arbres d'éternels compagnons d'études et de méditation.

Daniel Grévoz a placé son œuvre sous le signe de l'émotion et de l'humanisme. Il y a du courage aujourd'hui à relever en l'homme ce qu'il y a de meilleur en lui.

Derniers ouvrages parus : *Jacques Balmat, les ultimes traces d'un chercheur d'or* (Éditions du Mont-Blanc, 2018) ; *L'apprentissage du risque : l'alpinisme en 1900* (Éditions du Mont-Blanc, 2020).

 1941

SILOÉ

Paul Gadenne

Gallimard, 1941 ; Seuil, 1974

Les années trente à Paris. Simon va se présenter à l'agrégation de lettres classiques. Il est le plus brillant parmi les condisciples qui se réunissent pour préparer le concours. Il n'a guère d'estime pour eux. Simon méprise à peu près tout le monde : ses professeurs – trop convenus –, sa famille – trop bourgeoise –, sa petite amie – trop futile. Il peut consacrer des journées entières à préparer un exposé risqué sur les grammairiens grecs à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Le reste l'indiffère. Seuls comptent Zénodote, Hésychios, Apollodore...

La date fatidique approche. La fatigue. Un peu de fièvre. D'étranges murmures dans le thorax. Le diagnostic : tuberculose. La sanction : départ immédiat pour le sanatorium. Pas d'antibiotiques en ces temps. Le traitement associe repos, grand air, héliothérapie. Et en altitude : le soleil y est ardent, l'air y est pur. Des sanatoriums furent construits sur le plateau

d'Assy pour soigner les tuberculeux – et y parquer ces contagieux. Simon se trouve brutalement transporté loin de tout, au sanatorium de Praz-Coutant, face au mont Blanc. La situation est atroce. Il est malade, et il est confronté à un système concentrationnaire abêtissant, habité par des coreligionnaires issus du peuple, incultes, grossiers.

Pourtant, c'est là que jailliront pour Simon les eaux de Siloé, la fontaine où Jésus envoya l'aveugle qu'il avait guéri pour qu'il s'y lave les yeux. Et *abii*, et *lavi*, et *video*. Simon rencontrera Ariane. Elle lui fera connaître l'amour. Elle le sortira du labyrinthe où l'enfermait son orgueil. Elle lui apprendra le respect des autres. Ces gens simples enseigneront ce qu'est la vie à cet esprit tourmenté, loin des ratiocinations académiques. Mais les personnages principaux du roman, ce sont la nature, la montagne, qui achèveront de dessiller les yeux de Simon. Ce sont la neige, le froid, la bise, les brouillards, mais aussi la mer de nuages, le torrent, les flocons qui virevoltent, les ciels étoilés, les cristaux de glace qui perlent aux fenêtres, le crissement des souliers dans la nuit... Ce sont les branches des sapins qui ploient sous le poids de la neige avant de se redresser, ce sont les avalanches, les rafales, les couchers de soleil qui rosissent les sommets. C'est le silence. C'est l'Arbre, frère du grand hêtre de Giono, que Simon embrasse, à qui il se confie. C'est le mont Blanc, grand seigneur qui trône au loin ; c'est le mont Joly, débonnaire et avenant.

Le récit est daté, empli de périphrases, d'imparfaits du subjonctif, de mots rares, de développements mystiques. Il fourmille de métaphores, d'allégories, d'images – toujours heureusement choisies. Oui, Gadenne est daté, comme le sont Jules Romain, Roger Martin du Gard, Albert Cohen, ces auteurs du siècle passé qui maîtrisaient la langue, qui n'imaginaient pas

qu'un roman pût comporter moins de 700 pages. Un lyrisme puissant, parfois débordant ; une lecture captivante pour celui qui ignore que la montagne coupe court à la volupté... C'est ce sentier qu'ils ont pris. Il y a d'abord eu le bois et, après le bois, cet espace nu d'où l'on découvre déjà la prairie d'un bout à l'autre. C'est à cet endroit qu'il faut s'arrêter.

Vous avez derrière vous la montagne, tout en granit, cette grosse bête qui vous faisait si peur les premiers jours ; c'est une chose solide contre laquelle il fait bon s'asseoir. Et devant vous, par-delà les toits luisants qui la couvrent, le mont Blanc dont la courbure énorme épouse le ciel. Bientôt, un flambeau s'est allumé au point le plus élevé de l'espace et s'est mis à descendre d'une cime sur l'autre. Cette brièveté des couchants les surprenait toujours. C'est que la montagne a ses habitudes, qui choquent les habitudes des hommes ; elle coupe court à la volupté ; elle a une façon à elle de vous prendre, puis de vous rejeter dans votre néant ; elle ne se donne guère sans vous rappeler qu'elle n'est pas pour vous, qu'elle n'est pas à vous, qu'elle n'est à personne.

Mais quel drame pourrait, plus que celui-là, donner du goût à la présence humaine ?

L'auteur n'écrit pas « mont Blanc », mais « Grand-Massif ». Comme il nomme le sanatorium « Crêt d'Armenaz ». Sans doute par pudeur à l'égard des infirmières du Praz-Coutant d'alors, « religieuses sottes et rigides, de son médecin-chef, démiurge arrogant et taiseux, de sa secrétaire, coquette écervelée et séductrice... ». Paul Gadenne fut hospitalisé deux ans à Praz-Coutant entre 1933 et 1935. Il est mort de la tuberculose en 1956. Il avait 49 ans.

Jean-Louis Lejonc

Jean-Louis Lejonc

Jean-Louis Lejonc possède un dossier d'exception : médecin clinicien, grimpeur facétieux, romancier gouailleur, essayiste subtil. Sans se prendre au sérieux, il a grimpé sur tous les cocotiers, il a conquis tous les sommets dans les Écrins comme à Créteil où il a longtemps feint d'être mandarin à la faculté de médecine. Attentif, érudit, il pose un regard amusé mais ô combien lucide sur les cuistres et les jean-foutre. Son sens diagnostique est toujours en éveil. Sous sa casquette de professeur émérite, c'est avec une verve revigorante qu'il prend soin de nous amener à réfléchir.

Dernier ouvrage (de montagne) paru : *Sherlock Holmes à Chamonix* [avec Pierre Charmoz] (Gingko Noir, 2018).

1944

L'OPÉRA DE PICS

Samivel

Préface de Jean Giono (1944) et « Boniment » de l'auteur
La Réponse des hauteurs (1945)
 Arthaud, 1944-1945 ; Didier Richard, 1980 ; Glénat, 2004

Lire Samivel, et s'émerveiller

« Quel est le livre de Samivel qui m'a le plus marqué ? » Répondre à cette question suppose que l'on puisse réduire Samivel à un seul livre, ce qui paraît à peu près impossible. Parmi la trentaine d'ouvrages qu'il a publiés, pourquoi faudrait-il n'en retenir qu'un ? Ce serait faire injure à l'artiste éclairé, éclectique et fécond qu'il a été. Samivel fut tour à tour écrivain romancier, nouvelliste et poète, historien, chercheur, peintre, graphiste, illustrateur, cinéaste, photographe, explorateur, conférencier. Et chacun de ces Samivel a écrit des livres

tous plus marquants les uns que les autres. Le roman, *Le Fou d'Edenberg*, dans lequel l'auteur se montre visionnaire en prévoyant les excès et toutes les « Folies douces » des promoteurs de l'alpe, n'enlève rien aux délicieux chapitres de *L'Amateur d'abîmes*. Les croquis et aquarelles du peintre dessinateur de *L'Opéra de pics*, n'ont jamais fait oublier les beaux livres *Trésor de l'Égypte*, *Le soleil se lève en Grèce*, ou *L'Or de l'Islande* publiés par le cinéaste conférencier, ni les belles images rassemblées en 1952 déjà par l'amateur de photos dans *Cimes et Merveilles*. L'étude *Hommes, cimes et dieux*, minutieusement menée par l'historien des religions et devenue ouvrage de référence, n'éclipse en rien l'importance de l'essai du chercheur en esthétisme, *L'Œil émerveillé ou la Nature comme spectacle*.

« Pourtant, il doit bien y avoir un texte, sinon à retenir, du moins à mettre en avant, non ? » Oui, s'il faut absolument choisir. Ce pourrait être la très belle méditation qu'en 1945 Samivel a placée en préface de *L'Opéra de pics* et qu'il a intitulée *La Réponse des hauteurs*. Il y décrit un de ces moments rares où, sur un sommet très modeste, il « perçut son propre bonheur dans le temps même où il se trouvait submergé par l'univers souriant » des montagnes qui l'entouraient. « Ces montagnes couchées en cercle autour de moi, raconte-t-il, j'avais cessé peu à peu de les considérer comme des ennemis à combattre, des femelles à fouler aux pieds ou des trophées à conquérir, afin de me fournir à moi-même et de fournir aux autres un témoignage de ma propre valeur [...] Me voici au matin d'un nouvel été sur cette humble Montagne, qui n'est ni très haute, ni très belle, ni remarquable en rien, qui semble une pauvre en robe de bure à côté de vous autres, les grandes Dames parées de soie immaculée. Mais par une divine ironie, c'est pourtant ici, que j'ai rencontré l'Ange qui m'a fui

depuis tant d'années sur tant de cimes angéliques, et que le labyrinthe même de la Verte ne m'a pas révélé. Il se tient à ma droite, vêtu de la même étoffe que ces rutilants nuages, accoudé sur une tige qu'il ne fait nullement fléchir, car les anges, comme l'on sait, manquent de gravité. Dans une seconde ou deux je vais recommencer à vieillir, mais, pour l'instant, je dérive sur le fleuve du temps, dans l'orbe de cette créature de feu. Il me suffirait de tourner la tête pour l'apercevoir, mais je ne tournerai pas la tête. Il me suffirait de tendre un peu l'oreille pour saisir ce que cette bouche de vent murmure au vent, mais à quoi bon ? Je connais maintenant La Réponse des Hauteurs.»

Pour beaucoup d'alpinistes, l'alpinisme est une longue quête. Merci à Samivel de nous avoir rappelé qu'elle peut conduire à la rencontre avec l'Ange des hauteurs.

Bernard Amy

Bernard Amy

Alpiniste et chercheur en neurosciences, Bernard Amy cultive les dons de la curiosité et de l'amitié. Il a cherché la voie, celle de la transmission des signaux qui transforme le plaisir en d'imprudentes addictions. Il a trouvé un art de vivre dans les cordées qui l'ont mené sur les plus beaux sommets, ceux du «partage de vie» et de l'élégance du geste. Bernard Amy a été, avec Roger Frison-Roche et Samivel, le président d'honneur du premier Salon international du livre de montagne de Passy.

Derniers ouvrages parus : *L'Alpiniste* (Attila, 2012) ; *Pour la beauté du geste* (Le corridor bleu, 2019) ; *Ceux qui vont en montagne. Psychologie de l'alpiniste et approche du risque* (Presses universitaires de Grenoble, 2020).

 1948

LA GRANDE CREVASSE

Roger Frison-Roche

Arthaud, 1948 ; J'ai lu, 2020

La vérité, au fond de La Grande Crevasse

Ayant un peu exploré le cas Frison-Roche, tout me ramène à cette *Grande Crevasse*. La vérité de l'inspiration du père de l'inusable *Premier de cordée*, enfouie dans sa montagne intérieure, y éclate au grand jour. La piste de Frison est jalonnée d'une vingtaine d'œuvres comme autant de cairns. Celle-ci n'est pas la plus lumineuse. Mais elle révèle les ressorts cachés, «sous-glaciaires», du montagnard exilé, enfant des alpages devenu grand témoin du monde, reporter inspiré. L'homme qui a débusqué Stavisky a puisé dans le cours trépidant de sa vie de chroniqueur pour trouver matière à fiction. Si Hergé n'avait eu Tintin, l'alpiniste voyageur, l'homme à la pipe et la silhouette de grand sifflet aurait pu être le personnage récurrent de ses aventures. Tantôt acteur, tantôt conteur. Frison tenait du personnage d'Hergé, par sa gaie insouciance, son insatiable curiosité, sa passion des rencontres. De l'Arctique au Ténére, il a bourlingué, s'offrant le recul nécessaire. Mais son jardin féérique de Chamonix, plein de pièges, eut suffi pour que son talent compose ses plus beaux récits. Il n'est ni de petit ni de grand reportage, il n'est pas de beau sujet en littérature, Yvetot valant bien Constantinople, *dixit* Flaubert. Dans *La Grande Crevasse*, il y a ce passage où, prise dans la «cousse» sur le dôme du Goûter, la cordée des deux héros, Brigitte et Zian, tourne en rond, désorientée, et revient inexorablement sur ses pas. Comme les Dupont(d) dans le désert de *Tintin au pays de*

l'or noir. Adolescent rêveur, peinant à concentrer sa lecture, j'ai été captivé par le deuxième opus de la trilogie montagnarde – écrasé par le succès du premier – comme par un album d'Hergé. Tout y paraissait vrai, sonnait juste. Pourtant, l'auteur connut les pires affres pour en accoucher. C'est, de son propre aveu, laborieusement que Frison-Roche conclut sa *Grande Crevasse* qu'il n'a jamais classé dans ses meilleurs livres. Pour l'écrire, d'Alger, où il était alors salarié d'un quotidien, l'auteur trempa la plume dans l'encre de ses souvenirs, repensant à ses Alpes, vivier d'histoires fabuleuses dont il fut le témoin actif. Comment oublier cette histoire de survie au fond d'un trou du glacier des Nantillons, 14 ans plus tôt ? Dans les colonnes du *Petit Dauphinois*, le « localier » Frison commençait par enterrer Guy Labour, jeune alpiniste parisien parti pour les Grands Charmoz en solitaire. Avant de finir par le ressusciter huit jours après. Depuis sa brasserie où convergeaient ses confrères guides-sauveteurs et la famille du disparu, c'est comme s'il participait aux recherches. Telle une aiguille dans une botte de foin, Labour sera retrouvé parmi les mille et une crevasses par la grâce d'un étonnant destin. Dans la chronique du fait divers, la scénarisation le disputait au journalisme. Frison-Roche était comme stimulé par le feuilleton qu'il livrait à ses lecteurs, avant-goût de son futur roman. Alors qu'il était vierge en littérature, en cet été 1934, la vocation toquait à la porte de son imagination : « C'est une histoire invraisemblable, un de ces drames de l'Alpe, dont la simplicité est telle qu'un romancier ne saurait la décrire », dira-t-il.

Comment s'étonner que son livre à l'état brut, presque naïf, laisse transparaître les ficelles de l'auteur démiurge ? On lui reproche de négliger les personnages féminins, il tisse sa trame à partir d'une histoire d'amour. Zian, jeune guide

fougueux, s'éprend de Brigitte, sa cliente aristocrate, au gré de leurs ascensions. Dans cette idylle on reconnaîtra Isabelle Straton et Jean Charlet, conquérant du Dru et inventeur du rappel. La narration des scènes alpines se trouve exaltée par la dimension psychologique de la relation entre les deux personnages. On vibre avec eux, dans la tragique descente en rappel à l'aiguille Mummery. Et ce dénouement... Mais là où Labour survécut, malgré des gelures aux pieds, Frison choisit de laisser mourir son héros. Pas de happy end pour Zian, expirant dans les bras de ses secouristes. Sont ici révélés l'état d'esprit de l'auteur de ses blessures intimes, ses nostalgies amères, son envie d'en finir ; il tue son personnage comme pour se débarrasser de l'étiquette d'écrivain de montagne qui n'a pas fini de lui coller à la peau. Ou du témoin gênant qui pourrait divulguer le secret de l'illusionniste Frison. *La Grande Crevasse* est au fond son versant de l'ombre. Cette part intime qui pointe ses faiblesses, mais fait ressortir la force de celui qui n'a jamais douté que la vie reste la scénariste des meilleures histoires.

Antoine Chandellier

Antoine Chandellier

Grand Prix du livre de montagne de Passy 2010

Pour l'abonné d'un grand quotidien régional, l'une des rubriques appréciées est celle relatant « les confidences des stars ». Dans la presse de montagne, il n'est pas une étoile du Midi, un enfant du Grand Paradis, un Ange à la trace imprimée en pente raide qui n'ait murmuré à l'oreille d'Antoine Chandellier. Il est en effet le reporter attentif qui transmet les passions sans sacrifier l'objectivité de l'information. Il nous fait mieux comprendre l'engagement des hommes et des femmes de la montagne. Il décrit leurs exploits sans juger leurs excès, admire les icônes, cisèle la formule qui retient notre souffle. Il entraîne ses lecteurs sur les territoires du risque et de l'émerveillement. Il leur fait partager

« l'ivresse » de la haute altitude ressentie par les grands noms de la montagne, ces missionnaires de l'alpinisme dont il a signé des biographies sensibles et sérieusement documentées.

Dernier ouvrage paru : *Frison-Roche, une vie* (Arthaud, 2015).

1952

LA NEIGE EN DEUIL Henri Troyat

Flammarion, 1952 ; J'ai lu, 2000

Il y a dix ans, lorsque j'ai dû faire l'éloge d'Henri Troyat sous la Coupole, je me suis trouvé très perplexe. L'auteur dont j'avais l'honneur d'occuper le fauteuil à l'Académie française était un homme paradoxal. Il a créé des milliers de personnages, écrit plus de 100 livres, mis en scène des aventures extraordinaires. Pourtant, sa vie d'adulte fut rigoureusement sédentaire, tout entière consacrée à l'écriture, statique, sans aspérité apparente. Où trouver la vie dans cette vie ? Je ne découvrais aucun indice et commençais à désespérer quand je lus *La Neige en deuil*. Ce roman publié en 1952 est une évocation puissante du monde de la montagne et plus précisément du massif du Mont-Blanc. Les personnages y portent d'ailleurs le nom de villages de la vallée de Chamonix : Vaudagne, Servoz, etc. L'intrigue est construite autour de l'accident du *Malabar Princess* deux ans plus tôt. Toute la partie descriptive du roman est d'un saisissant réalisme. Je tenais enfin un point commun avec mon illustre prédécesseur : la montagne, l'alpinisme et son engagement.

Hélas, renseignements pris, il s'avéra que la réalité était tout autre. Troyat avait épousé la veuve d'un médecin de Chamonix et c'est elle qui l'avait conduit jusqu'à cette vallée. Il y avait traîné son immense carcasse, suant et soufflant sur

quelques sentiers, aussi peu fait pour l'effort physique que pour les acrobaties de l'escalade. Ses promenades ne l'avaient guère emmené plus loin que le Montenvers. Ce n'était donc pas là que je trouverais l'aventure chez l'écrivain mais, au final, dans son enfance, avec l'épopée russe de sa prime jeunesse au milieu de la révolution bolchevique.

La Neige en deuil, livre dépouillé de toute référence autobiographique, n'en était que plus fascinant. Sans expérience directe, Troyat, en interrogeant les guides, en humant l'air des cimes et surtout en faisant fonctionner son intuition de romancier, était parvenu à construire une œuvre puissante et vraie. Vraie malgré ses invraisemblances, car l'argument d'ensemble (la lutte épique et presque hugolienne des deux frères que tout oppose) est assez peu crédible. Reste que les descriptions, les analyses psychologiques, la dramaturgie de la haute montagne sont pleines d'une vérité qui a fait le succès du livre.

Sur un mode différent de Frison-Roche (point ici de mythologie du guide), Troyat a dégagé des thèmes féconds. L'accident d'abord. Il a immédiatement compris que le *Malabar Princess* concentrait un énorme potentiel dramatique. Il symbolise la rencontre des mondes : l'Orient et l'Occident, la modernité et la sauvagerie de la haute montagne, la richesse d'un trésor supposé et la pauvreté des vallées rurales de l'époque.

Autre thème : la montagne comme scène sur laquelle s'affrontent deux conceptions de la vie, deux systèmes de valeurs.

Enfin, la montagne comme incarnation de la Nature, de sa souffrance, des dommages que les humains lui infligent. À cet égard, le roman fait partie des œuvres, comme *Les Racines du ciel* qui ont jeté les bases intellectuelles de ce que sera l'écologie.

Et puis, Troyat sait faire. Lui, le Russe émigré qui désirait passionnément devenir français, il avait étudié la construction romanesque des grands classiques. Il savait camper des personnages, tendre une intrigue, saisir le lecteur au collet et ne le lâcher qu'à la dernière page.

Troyat n'est plus là, mais ce livre n'a pas vieilli.

Jean-Christophe Rufin

Jean-Christophe Rufin

de l'Académie française. Prix Goncourt 2001

Jean-Christophe Rufin n'est pas loin d'avoir vécu sept vies : de Bourges à Dakar, des montagnes de Russie aux plateaux de l'Éthiopie, du cabinet de son grand-père, médecin et résistant jusqu'à son fauteuil à l'Académie, il aura mené un parcours exemplaire, tournant le dos à la routine. Mais la voie royale qu'il nous montre aujourd'hui est celle qu'il trace dans la montagne, seul ou entouré des amis qui lui sont chers, pour le plaisir de grimper, de se tourner vers des horizons mystérieux où personne ne triche, où l'élégance du geste ne fait l'objet d'aucune publicité, d'aucun marchandage. La montagne est un espace de liberté ouvert à ceux qui l'aiment, qui ont avec elle une relation particulière, à la fois exigeante et modeste, passionnelle et discrète.

Jean-Christophe Rufin est de ces « amateurs » éclairés qui lui manifestent un attachement sincère en ayant de l'alpinisme une pratique assidue et prudente. Par ses reportages et ses récits, il est le témoin inquiet des transformations du paysage sur toutes les montagnes du monde. Il est l'auteur d'une œuvre ouverte sur la vie, celle des aventures humanitaires où les héros ont un cœur plutôt que des certitudes. Il est surtout un ami fidèle et attentif aux autres : autant de qualités qui sont celles d'un homme de la montagne.

Dernier ouvrage paru : *Le Flambeur de la Caspienne* (Flammarion, 2020).

 1952-1983-1990

THÉÂTRE ET MONTAGNE : L'IMPOSSIBLE ESCALADE

Boris Vian, 1952 – Michel Vinaver, 1983 – Jean-Michel Ribes, 1990

Malabar Princess et *Kangchenjunga* : ces noms résonnent encore dans le silence du mont Blanc. En 1950 et en 1966, ces deux avions d'Air India percutent la montagne presque au même endroit. Chaque fois, on ne retrouve aucun survivant. Parfois, la tragédie est muette. Pour qu'il y ait théâtre, il faut des rescapés, qui racontent ce qui s'est passé et vivent la suite, cette nouvelle existence qui commence après le « miracle ».

Trois pièces françaises ont exploité ce thème. La première, signée Boris Vian, est un objet théâtral non identifié. *Série blême* existe en trois versions : l'une en prose, l'autre en alexandrins, la troisième en vers encore, mais en argot, verlan et javanais compris ! Le frère de Marilyn Monroe, James, écrivain de la collection « Série noire », s'est isolé dans un chalet de montagne pour trouver l'inspiration. Surgissent soudain l'équipage et les passagers ayant survécu à un crash sur le sommet voisin.

Le pilote :

– Pan ! Pan ! Pan ! Ouvrez-moi ! Pan ! Pan ! Pan !

James :

– Qu'y a-t-il ?

Le pilote :

– La neige en ce haut lieu monte jusqu'au nombril.

Et je suis en liquette.

James :

– En aucun cas, mon drôle.

Je ne délourdirai.

Le pilote :

– Mais j’ai dessus l’épaule
Le corps tout abîmé d’une hôtesse de l’air
Qui s’est évanouie dès qu’elle a touché terre...

L’auteur décide alors d’assassiner les survivants un par un, pour vivre de l’intérieur l’un de ses romans noirs. Puis des soldats poldèves, mandatés par l’ONU, subissent le même sort...

Le Poldève :

– Salut, monsieur. Pardonnez-nous de pénétrer
Chez vous sans vous avoir fait prévenir d’avance,
Mais la neige est si haute en ces Alpes de France
Que nous n’avons pas pu.

James :

– [...] Milords, n’en jactons plus.
Le plaisir est pour moi... Mais ce qui m’aurait plu,
C’est que vous ralégiez pour jaffer à ma table
Ce borgnio !

Comprenne qui pourra... En procédant ainsi, Boris Vian veut prouver à la fois que la poésie classique est artificielle, puisque l’on peut faire entrer n’importe quel contenu dans ses règles (qu’il suit avec peu de scrupules), et que la langue française est d’une richesse sans limites. La montagne, par son isolement, le « confinement » des personnages et leur éloignement du reste de la société, est un espace de liberté, de transgression. Le droit commun est aboli par l’altitude, on peut violer les lois sans craindre la justice et devenir un « serial killer » ; on peut maltraiter la solennité de la langue française en se moquant des critiques.

La deuxième pièce est inspirée plus explicitement encore d’un fait divers : il s’agit de *L’Ordinaire*, de Michel Vinaver. En 1972, l’équipe de football uruguayenne survit de longues

semaines en altitude après la chute de son avion. Cette résistance est possible grâce à l’anthropophagie : les rescapés mangent les morts. Vinaver imagine la direction d’un grand groupe américain confrontée à la même situation. Il y a là le président de l’entreprise, ses adjoints, quelques hauts cadres, une secrétaire, l’épouse de l’un, la maîtresse de l’autre, la fille d’un troisième... Deux comportements alors distinguent les passagers. Certains considèrent que rien n’est advenu et veulent prolonger la vie d’avant : on réforme la hiérarchie du groupe, on prend des décisions stratégiques, on parle des contrats à venir... Ceux-là ne survivent guère. D’autres ont compris que plus rien n’est comme avant, que les règles sont abolies et les suprématies renversées. Pour l’auteur, cette situation extrême permet d’instaurer une véritable démocratie. Le cannibalisme, la capacité à transgresser les principes fondamentaux de l’humanité pour survivre devient le mode de sélection, bien loin des codes du management. Vinaver parvient à composer à la fois une tragédie et une comédie ; une tragédie comme chez les Grecs, avec le fatum à l’œuvre pour chaque personnage ; une comédie par l’humour des situations entrechoquées, par le comportement décalé de ceux qui n’ont pas intégré la catastrophe.

Vinaver veut, lui aussi, explorer la langue française, faire parler en français des managers américains, avec une pensée « made in business », des phrases concises et affirmatives. « Je n’ai pas traduit, explique l’auteur, j’ai vraiment écrit en français, mais c’est quand même de l’américain. » Vinaver, qui a été PDG de Gillette France, connaît parfaitement l’univers du pouvoir économique. En 2008, quand la Comédie-Française fait entrer *L’Ordinaire* à son répertoire, l’auteur parle de son intérêt pour l’événement à l’origine de sa pièce : « Le fait divers

du crash dans les Andes en 1972 n'a rien perdu de son acuité dans la conscience collective, peut-être même a-t-il gagné davantage de prégnance par l'effet du temps. Rien depuis les 36 ans qui se sont écoulés ne vient affaiblir la portée du contenu de ce fait divers, à savoir la transgression d'un tabou socioculturel et universel, ce réflexe de survie qui a été plus fort que tous les interdits. Dans tout mythe, il y a une histoire qui se raconte, et il y a une pluralité des sens qu'on peut lui attribuer. Notre vision du crash dans les Andes ainsi a évolué. Qu'est-ce que ce mythe met en jeu aujourd'hui ? Nous assistons à la mise à l'épreuve d'une structure institutionnelle, une entreprise économique organisée en pyramide. C'est une hiérarchie *a priori* sans faille, pour celui qui est à sa tête comme pour ceux qui en dépendent. À la faveur d'un événement désastreux majeur, comment les individus de cette pyramide vont-ils passer du pouvoir autocratique et absolu à une autre forme de société ? » Le décor, une immense aile s'avancant sur les premiers rangs de public, invite le spectateur à choisir son camp...

Ce basculement des hiérarchies, en une curieuse résonance, évoque les interrogations qui nous poursuivent après le grand confinement du Coronavirus. C'est, en effet, un huis clos traumatique qui saisit les survivants d'une catastrophe aérienne. Comme le précise Vinaver : « Cette forme de société nouvelle ne provient pas d'une prise de pouvoir. Il s'agit bien au contraire d'un passage à la démocratie qui advient dans un petit groupe d'individus mis à l'épreuve. » Le théâtre de montagne, une parabole du confinement ?

La troisième pièce n'a pas l'ambition des deux précédentes, et ne restera pas dans les annales. En 1990, Jean-Michel Ribes se lâche pour offrir à Jacqueline Maillan une farce sans limites

– et sans grand intérêt. Un couple, Yvonne et Lionel Barnette, originaires de Rougemont en Indre-et-Loire, survivent à un crash dans la cordillère des Andes, en mangeant le stock d'amandes salées et les corps des footballeurs de l'équipe nationale du Putschicador, où devait se poser l'avion. Au fil des scènes de ménage, les vivres viennent à manquer : il ne reste que *La Cuisse du steward* – c'est le titre de la pièce –, que le couple garde pour Noël. Réapparaissent alors deux autres passagers (un chanteur de charme et un intellectuel révolutionnaire), et le quatuor décide de prendre le pouvoir au Putschicador... Un peu lourde, confondant souvent l'absurde avec le n'importe quoi, la pièce, l'avant-dernier spectacle de Maillan, déçoit, malgré la présence de Roland Blanche, Philippe Khorsand et Éric Laugérias...

Trois pièces autour du même thème, comme si la montagne ne suffisait pas pour faire du théâtre : il faut un avion qui s'écrase... En réalité, la montagne se prête mal à la scène parce qu'elle est toute verticalité. Autant la scénographie peut simuler un désert par un plateau nu et une perspective bien éclairée, autant elle peine à rétablir l'illusion des parois et des sommets. Au théâtre, on peut voir loin, mais pas très haut... *K2*, pièce écrite par l'Américain Patrick Meyers et adaptée par Jean Cau, où deux alpinistes se retrouvent bloqués à 8 200 mètres d'altitude sur la paroi du fameux sommet himalayen, est une exception. Et *Bataille au sommet*, de Roland Topor, confrontant dans un refuge un dandy en smoking à un randonneur en culotte de peau, vaut par l'absurde plus que par l'évocation alpestre. Il faut sans doute se résoudre à cette aporie : la montagne n'est pas théâtrale, parce qu'elle est un théâtre...

Christophe Barbier

Christophe Barbier

Prix Combourg Chateaubriand 2011 – Prix Agrippa d’Aubigné 2019

L’enfant du Val Montjoie a découvert le théâtre au lycée du Fayet et cette passion ne l’a jamais quitté. La joie de Christophe Barbier est communicative quand il monte sur les planches entouré de ses camarades de l’Archicube, cette troupe joyeuse dans laquelle ses condisciples de la rue d’Ulm donnent la réplique à d’autres anciens des grandes écoles. Tout l’art est alors de procurer du plaisir sans se prendre au sérieux, de laisser grincer l’esprit français, d’enchaîner les scènes fondatrices d’une histoire sociale de la France écharpée par le prisme implacable d’une lorgnette facétieuse. Personnage médiatique, homme de plume aux éclats lumineux, il aime les références aux grands textes. Il sème, par générosité sans doute, de bons mots prêtant au sourire autant qu’à la polémique. Il apporte des idées neuves par lesquelles il nous éveille sur la marche d’un monde qui nous échappe.

Mais, ce qui caractérise le mieux Christophe Barbier, c’est son élégance, ce don de l’amitié et de la reconnaissance par lequel il marque sa fidélité au pays natal et à ses maîtres. Il conclut son monumental *Dictionnaire amoureux du théâtre* par l’évocation de Cyrano et des répétitions qu’organisait sa professeure dans l’arrière-salle d’un café près du parc thermal. Il n’a rien oublié. Il a tout retenu. Il ne manque jamais un rappel pour honorer les siens. Il semble heureux de vivre, « de jouer la vie » dans une pièce infinie où le vent frais de la montagne souffle sur les grands airs de la vie parisienne, laisse flotter les écharpes et fait tomber les masques d’une comédie qui aujourd’hui vire au drame.

Derniers ouvrages parus : *Dictionnaire amoureux du théâtre* (Plon, 2015) ; *Macron sous les masques* (Éditions de l’Observatoire, 2019).

1953

LE SERGENT DANS LA NEIGE

Mario Rigoni Stern

Denoël, 1954, pour l’édition en langue française ; 10/18, 1995

Pour saluer l’ami Mario

Il est des écrivains et des poètes qu’on admire. Ceux qu’on aime. Plus rares sont les amis que l’on visite à l’improviste, dans des moments de grande joie ou d’inexplicable morosité, qui toujours vous accueillent à bras ouverts. On se dit parfois : « Allons faire un tour chez Alexandre (Vialatte), chez Paul-Jean (Toulet), chez François (Cheng), chez Colette, chez Edgar-P. (Jacobs), chez Patrick (Modiano), chez Louis (Braquier), chez Hergé, chez Guy (Dupré), chez Hugo (Pratt), chez Henri (Calet), ou chez Mario (Rigoni Stern). » On croit les connaître, mais ils vous surprennent toujours, et vous procurent cette paix des jardins qui accorde le réel à l’imaginaire et redonne le goût de vivre. Avec chacun d’entre eux notre relation est unique, et réfléchit la mémoire d’une rencontre fugace, d’un amour enfui, d’un paysage estompé ou d’un geste suspendu. Parfois d’un regret aussi. C’est dans la librairie Tschann, à Montparnasse, que Mario Rigoni Stern entra dans ma vie. Un titre énigmatique, *L’Année de la victoire*. Une couverture, avec un envol de canards sauvages superbement photographiés par Fulvio Roiter. Un auteur dont la consonance du nom fleurait l’entrelacs de l’Italie du Nord et d’une *Mitteleuropa* fantasmée. Je me sentis immédiatement chez moi, par la grâce de cette écriture sobre, vraie et dense, qui ne triche pas avec la vie, et qui exsude la montagne, la nature, la frontière, la neige, la guerre et l’amitié. Le trouble grandissait en moi au fur et à

mesure que je découvrais son œuvre, comme si elle était le lointain écho d'une vie antérieure tissée par celle de mes aïeux, de la nature et des saisons. Avec le sentiment étrange d'entrer dans un lieu pour la première fois, qu'il nous semble pourtant connaître déjà.

C'est en lisant *En guerre*, quelque temps plus tard, que tout s'éclaira. En 1940, jeune *alpini* athlétique combattant à recu- lons dans cette guerre absurde, il était chez moi, au col du Petit-Saint-Bernard, et au col de la Seigne qui surplombe ma chère vallée des Chapieux, racine de ma famille, décrite aussi par Malaparte dans *Le Soleil est aveugle*. J'étais fasciné par cette vie et cette écriture à l'unisson. Et par la trajectoire de ce gars de l'Altipiano d'Asiago, combattant dans la neige du Val d'Aoste et de la Tarentaise, puis de l'Albanie, ce *Sergent dans la neige* survivant à la retraite de Russie des Italiens dans la boucle du Don après Stalingrad, le prisonnier valeureux qui dit « Non ! » aux nazis et à la République de Salò, l'évadé du *Lager* qui parcourt à pied l'Europe en flammes pour rentrer au pays natal sans savoir si les siens sont encore en vie. Il y demeurera désormais, se dérochant à grand-peine à ses traumatismes, comme son ami Primo Levi, également « dépositaire, d'un secret vécu et compris sur la terre de Pologne » à qui il écrira peu de temps avant son suicide : « Viens, nous irons dans la forêt, là où nous ne rencontrerons pas d'indifférents ; nous marcherons sur la mousse, nous nous enfonçons dans le vert sombre comme au fond de la mer ; ou bien nous irons à skis dans le silence baigné de lumière, et cela te fera oublier l'angoisse d'Auschwitz. » Vialatte avait vu juste, comme toujours : « Les prisons font une ombre longue. C'est en sortant de prison que l'on devient prisonnier. »

Mario avait choisi la vie. Modeste employé du cadastre,

vêtu de velours côtelé, il a fondé une belle famille avec Anna-Maria, aimante et protectrice, puis a bâti de ses mains leur maison à la sortie du village, à l'orée de ce bois dont il connaît tous les arbres, toutes les plantes et tous les oiseaux par leur nom. C'est l'écriture qui l'a choisi, et peut-être sauvé. « La nuit, dans l'attente du sommeil ou de l'aube, à la lumière diffuse de la neige qui filtre des fenêtres donnant sur la forêt, ma pensée s'arrête en ces temps-là, et ressurgissent visages d'amis, épisodes, situations dramatiques. Pas seulement les souffrances, mais aussi les moments sereins : jeux d'enfants, visages rieurs, lettres d'amour, rêves, chants, montagnes conquises. Les cadeaux de la jeunesse. » Il se retourne, plusieurs fois, se lève, et comme l'artisan à son atelier, s'attelle à écrire sur son cahier d'écolier quelques lignes ou une page, fragment d'une œuvre émouvante de simplicité et de vérité, qui ne s'est jamais prétendue telle, lentement tracée par un authentique écrivain qui s'est toujours considéré comme un simple narrateur, à la veillée, comme autrefois. Il lui faut huit ans pour écrire *Le Sergent dans la neige*, qu'il croit être son unique livre, au succès inattendu. Puis dix ans plus tard *La Chasse aux coqs de bruyère* ouvre la voie de son monde rustique et enchanteur, pétri d'humanité.

Faut-il rencontrer les écrivains dont on aime les livres ? La voix, le regard, la mastication d'un déjeuner ne vont-ils pas ruiner la magie d'un style ni déliter la patiente construction de l'univers intérieur que crée la lecture ? Je pris pourtant le risque de l'inviter à pérégriner 60 ans plus tard du col du Petit-Saint-Bernard à ce petit village du Mousselard, entre Montvalezan et Sainte-Foy, intact dans sa mémoire. Il accepta. Quelque temps plus tard, au seuil de notre maison familiale du Villaret, rompu de saisons et de remues, il était là, massif

et fraternel, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Nous nous comprenions, dans un mélange d'italien, de français et d'allemand, mais peut-être surtout en montagnards qui savaient comment cuire la *polenta*. Nous avons partagé une soupe au potiron, des diots au vin blanc et des crozets, du beaufort et du bleu de Termignon, rehaussés par une mondeuse violette. Maman, qui était de sa génération, était redevenue une jeune fille. Ils étaient de la même civilisation. J'ai aimé les regarder à la dérobée.

Cette année-là, la neige nous surprit dans les premiers jours de septembre. Alors que les flocons commençaient à s'épaissir sur la route du col, en direction de l'Hospice, je sentis son regard se détacher et son âme s'élever. Nous respections son silence, soucieux de ne pas troubler sa méditation. Il se retrouvait sans doute en juin 1940, où la neige tombait d'abondance aussi. La guerre assombrit le regard d'enfant des conscrits, mais au fil des décennies, avec sa force d'âme et sa communion avec la nature, il l'avait recouvert. Comme cette joie que nous partagerons en trinquant avec Ovide Blanc, d'Arêches, qui était dans la section d'éclaireurs skieurs qui l'avait combattu. Quelques années plus tard, il m'avait fait signe pour assister à Asiago à sa remise de la croix de chevalier des Arts et des Lettres, qu'il considérait comme un pied de nez à cette Italie berlusconienne qu'il n'aimait pas. Mon emploi du temps était rempli d'obligations irréfragables, mais je n'ai pas hésité. L'automne était déjà bien avancé et l'odeur indéfinissable de l'hiver commençait à s'insinuer. Le col du Petit-Saint-Bernard était encore ouvert. Je suis parti. Je me souviendrai longtemps de ce trajet entre chien et loup, de cette route en encorbellement après Brescia qui gravit la montagne tubulaire pour accéder à l'*Altipiano*, et de ce beau dimanche d'amitié

que nous avons partagé avec lui et les siens. C'est aux alentours de Noël, je crois, qu'il apprit qu'il avait une maladie ; elle devait l'emporter six mois plus tard. Si je n'avais pas fait cet aller-retour dans la journée, je ne l'aurais jamais revu. Il faut toujours écouter la fidélité de son cœur.

Hervé Gaymard

Aux lecteurs qui n'ont pas encore la chance de connaître les livres de Mario Rigoni Stern, je conseille de tout lire, et dans le désordre, car son œuvre, aléatoirement divisée en volumes, est tout un monde, qui brasse tous les genres. S'il fallait choisir, pour commencer, je recommanderais de façon tout à fait subjective : *Le Sergent dans la neige* (10/18) ; *L'Année de la victoire* (10/18) ; *Histoire de Tönle* (Verdier) ; *En guerre* (La fosse aux ours) ; *Sentiers sous la neige* (La fosse aux ours) ; *Pour Primo Levi* (La fosse aux ours). Pour mieux le connaître, on pourra lire *L'Histoire de Mario*, conversation avec Giulio Milani (Arléa) et Mario Rigoni Stern, *Le Courage de dire non*, ouvrage collectif dirigé par Giuseppe Mendicino et édité par Jean-Claude Zylberstein (Les Belles Lettres).

Hervé Gaymard

Prix de littérature de montagne de Trente 2008 – Prix du Nouveau Cercle de l'Union Interalliée 2015 – Prix Montyon de l'Académie française 2016 – Prix Louis-Marín de l'Académie des sciences morales et politiques, 2017

Hervé Gaymard est de ces hommes de lettres qui affichent un goût certain pour le service public. Président de la Savoie, il est un lecteur « sans frontière » qui défend les territoires dans leurs diversités culturelles et humaines. Il partage, pour les avoir lui-même ressenties, les émotions de ces gens qui aiment les montagnes et les font vivre. Il transmet volontiers le message des grands témoins de leur temps qui ont diffusé leur désir de paix

dans la recherche de l'honneur et d'une relation forte à la nature. C'est en mesurant les vraies richesses léguées par nos ancêtres que devrait se renforcer entre les hommes le sentiment d'appartenir à une même civilisation fondée sur la tolérance, la communion des idées, et le refus des idéologies dévoyées. Le livre, par la rhétorique qu'il suppose, est l'un des éléments de la compréhension du monde. Par son engagement en faveur de la lecture et le soutien qu'il apporte aux « belles âmes », aux âmes universelles de notre époque, Hervé Gaymard accomplit une œuvre de choix qui l'élève bien au-delà de ses mandats.

Dernier ouvrage paru : *Un homme en guerres – Voyage avec Bernard B. Fall* (Éditions des Équateurs, 2019).

1954

ÉTOILES ET TEMPÊTES (Six faces nord) Gaston Rébuffat

Arthaud, 1954 ; Hoëbeke, 2004

Gaston Rébuffat, guide de haute montagne et homme-orchestre d'origine modeste, forma avec son épouse Françoise la plus visionnaire des cordées multimédias de la seconde moitié du xx^e siècle. Françoise, esthète de la bonne bourgeoisie, avait eu le don d'insuffler à son « montagnard marseillais » le souci du beau texte, des belles images, du ton juste et de la critique maîtrisée. Bien qu'elle n'ait gravi aucune des six faces nord décrites dans *Étoiles et tempêtes*, la « mater-manager » assure à tous les niveaux pour que le guide-écrivain conférencier puisse se consacrer à la médiatisation de ses ascensions. La méthode Rébuffat se met alors en place : *primo*, réaliser des « premières » ou de jolies répétitions si possible avec des clients ; *secundo*, en écrire le récit en trois points (l'histoire de la montagne, la célébration du compagnon, le récit de l'aventure et son éthique) ; *tertio*, en rapporter des photos à publier qui servent aussi de

repérage pour la réalisation d'un film (ici, le fameux *Étoiles et tempêtes* avec l'inénarrable Maurice Baquet) ; *quarto*, organiser des tournées de conférences (dont *Connaissance du monde*) pour diffuser livres et films.

Les ascensions des six faces nord que Gaston est le premier à cocher en totalité sur son carnet de courses (Dru, Grandes Jorasses, Piz Badile, Eiger, Cervin, Cima Grande di Lavaredo) sont présentées dans *Étoiles et tempêtes* comme le prolongement logique d'une culture historique, la consécration d'un désir pur, l'aboutissement d'un rêve partagé avec de grands professionnels tels Edouard Frendo et Gino Soldà, ou avec des clients-amis comme Bernard Pierre, Paul Habran, René Mallieux, Raymond Simond. Relu et corrigé par Françoise, conseillé par Félix Germain – directeur éclairé de la collection « *Sempervivum* » qui le publie chez Arthaud en 1954 –, Gaston saupoudre *Étoiles et tempêtes* de souvenirs personnels, d'impressions humanistes, de lyrisme panthéiste. Cette exaltation d'une relation quasi mystique à la nature, exprimée avec la faconde marseillaise et la sincérité de l'engagement total, prolonge sans rides ni faiblesse depuis presque 70 ans la première phrase de l'ouvrage : « Ce livre est celui d'une jeunesse entièrement consacrée à la haute montagne. » Un idéal en suspens.

Bernard Germain

Bernard Germain

Prix Louis Castex de l'Académie française 1981 – Prix de l'Alpe 2020

Souriant, amical, attentif, Bernard Germain distille la bonne humeur. Il a grimpé, il a filmé. Il a tout vu et la montagne est pour lui un grand écran de cinéma sur lequel il mobilise nos souvenirs de spectateurs, stimule notre imagination, nous invite à rêver. Bernard Germain, cinéaste des grandes ascensions sur les plus hauts sommets du monde, est également un auteur, discret

mais sincère dans son approche généreuse de l'idéal de l'alpiniste. Et quand, par exemple, la « montagne fait son cinéma », il prend la plume et rassemble à l'intention de ses lecteurs ses coups de cœur de cinéphile et de cinéaste.

Son œuvre poétique et cinématographique nous ouvre la fenêtre sur une vaste cour de givre et de soie, de mystères et d'infinie beauté.

Dernier ouvrage paru : *Dico Vertigo* (Guérin/Paulsen, 2019).

1958

AU-DELÀ DE LA VERTICALE

Georges Livanos

Arthaud, 1958 ; Guérin, 1997

Mon cher Georges,

Coiffé de ma casquette d'historien, je t'ai dit un jour que tu étais un monument. Je l'ai même écrit.

Ta réaction toute en nuance n'a pas ébranlé ma conviction : « Tu vas faire péter les vitres, sauter la baraque, provoquer des orages, des tempêtes, des ouragans, des cyclones, tornades et moussons dévastatrices, et puis aussi des infarctus, des cerveaux qui explosent, des épidémies, des délires panachés d'épilepsies variées. Des gens vont s'étrangler, se congestionner, mordre le tapis, faire de la sciure avec les pieds de chaises. Quant aux petits hommes verts, je me demande la couleur qu'ils vont prendre ! »

Avec quand même un post-scriptum en forme de pirouette qui apportait de l'eau à mon moulin : « Le Grec est grand, et Dieu est son prophète. »

À 40 ans de distance, pris d'un doute, je suis allé (re)vérifier la définition de « monument ». Pour le Larousse, c'est « une œuvre majestueuse, imposante, durable, dans un genre

quelconque, un objet ou une personne énorme ».

Bon. Malgré tes cris d'orfraie, tu ne peux pas nier que nombre de voies Livanos, qu'elles soient dans les Calanques (450 !), ou en montagne (60 « et presque toutes en VI ou pas loin »), sont devenues des classiques. Pendant des années, on les a récitées comme on récite du Ronsard... ou plutôt du Rabelais. Sans parler de tes 40 ans d'escalade, totalisant 9 000 heures pour 250 000 mètres du IV au VI, des 25 000 pitons que tu as plantés sans honte ni complexe (« Il vaut mieux un piton en plus qu'un homme en moins, surtout si cet homme c'est moi »), 1 500 rappels, 90 bivouacs (statistiques réactualisées en 1977).

Tu précises : « Toutes ces courses, je les ai menées, presque toujours, entièrement en tête. » Ce qui n'enlève rien au mérite de tes deux fidèles compagnons : Robert Gabriel qui était au début « considéré comme un grimpeur de "catégorie B", expliques-tu, c'est-à-dire qu'il ne faisait pas partie de ce que les Bleusards appelaient alors les "pures lumières" », mais qui s'est finalement révélé « bien meilleur qu'on ne l'avait dit ». Quant à Sonia, je te cite encore : « Elle était très forte, très habile dans l'art de grimper, très résistante physiquement et d'une force morale qui dépasse l'imaginable. » À ceux qui pourraient douter de ton objectivité, tu précises : « Et là, crois-moi, je ne lui balance pas des coups de violon, ce n'est pas mon style. Si c'était une patate, je le dirais... ou plutôt je ne le dirais pas, puisque je ne l'aurais pas épousée. »

Ton style ? Celui de quelqu'un qui n'a pas sa langue dans sa poche, n'hésitant pas à dégainer par exemple « face à ces cohortes de "penseurs" » qui oublient parfois que les grimpeurs « vont en montagne tout simplement, parce que cela leur plaît, qu'ils aiment les fleurs ou la compétition forcenée ;

ils ne se cassent pas la tête pour “savoir pourquoi”, ils ont l’élégance de ne pas la casser aux autres, et il leur arrive souvent, en pensant à ces penseurs qui ne pensent pas qu’il est nécessaire d’avoir des pensées pour penser, d’évoquer la mémoire du général Cambronne.»

Inimitable.

Au-delà de la verticale est unanimement considéré comme un chef-d’œuvre d’humour et d’authenticité.

Un régal.

Et Riccardo Cassin (*Il était une fois le sixième degré*), cet autre monument de l’alpinisme, a trouvé en toi un biographe à la fois remarquablement documenté (ta connaissance de l’histoire était encyclopédique) et à la verve gouleyante. Là encore un festival.

Alors, je persiste et je signe, mon cher Georges. Le Grec est bien un monument de l’alpinisme, de l’escalade et de la montagne.

D’ailleurs, tu le sais bien...

Yves Ballu

Yves Ballu

Grand Prix du livre de montagne de Passy – Grand Prix du Pays du Mont-Blanc 2017

Yves Ballu embrasse à lui seul toute la littérature de montagne. Aucun genre ne lui échappe. Il a écrit en style classique ou polémique, en solo aussi bien qu’encordé à ses amis bibliophiles. Il a su grimper sur le podium des prix littéraires à Passy comme ailleurs. Il a tracé sa voie pour atteindre le sommet : la reconnaissance des amateurs et des professionnels, des auteurs mais surtout des lecteurs. Son territoire ne se soucie pas des frontières et les courses qui le fascinent l’ont enchaîné aux Alpes et à l’Himalaya. Son vécu, ses espoirs et ses angoisses ont donné du goût à des fictions partagées entre l’idéal de toute puissance

des uns et les turpitudes de ceux qui croyaient utiliser la montagne pour sortir de leur médiocrité. Collectionneur avisé et bibliophile passionné, il sait combien les Alpes peuvent s’envelopper des couleurs du rêve et de l’imagination. Lecteur assidu des journaux au lendemain des drames et des catastrophes, il traduit les coupures de presse, implacables et criantes de vérité en une tragédie moderne commentée dans les conditions du direct.

Dernier ouvrage paru : *La montagne sous presse, 200 ans de drames et d’exploits* (Éditions du Mont-Blanc, 2018).

 1959

L’ESPAGNOL Bernard Clavel

Robert Laffont, 1959 ; nouvelle édition, Robert Laffont, 2008

Parce qu’il n’a jamais triché ni avec l’écriture ni avec le milieu d’où il venait, Bernard Clavel restera l’une des plus grandes références en matière de littérature populaire française. Il y a un monde entre imaginer comment est la vie et la décrire telle qu’on l’a vécue.

Dès le début de son œuvre, Bernard Clavel avait donné le ton avec *L’Ouvrier de la nuit*, petit roman où il racontait les affres du désespoir chez un auteur dont tous les manuscrits sont refusés : l’incompréhension, le doute, la révolte, la honte, le soutien de ses proches, son épouse en particulier que ne l’abandonnera jamais durant ces années mortes.

Puis viendra *La Maison des autres*, premier volume de la série *La Grande Patience*, ou le dur apprentissage de la vie avec ses injustices, ses espoirs, ses haines, ses amours et ses chagrins. Tout était déjà contenu dans ces ouvrages en devenir. Tout cela pour en arriver à *L’Espagnol*, ouvrage magistral s’il en est. D’ailleurs, Jean Prat, un réalisateur de l’époque, et

l'ancienne ORTF ne s'y étaient pas trompés en réalisant un film fort, poignant, puissant et réaliste. Un film qui se déroule sur les hautes terres du Jura. Dans ce roman, la nature est partout présente. Elle évoque, raconte et accompagne la peine des hommes. Il faut dire que sur le Haut-Jura, quand les brumes d'hiver s'accrochent aux arbres de leurs mains gelées, que les thermomètres s'affolent, que le vent des cimes vient givrer les sommets, seuls les gens forts ont encore leur place. Sur la ligne des Hirondelles entre Dole et Saint-Claude, dans la combe du Grandvaux, lieux que Bernard Clavel connaît à merveille pour y être né et y avoir vécu, on ne triche pas. Là-bas, le froid est un ennemi sans pardon, les pentes mènent à des gouffres, les sommets se conquièrent de haute lutte. Il faut aimer le froid, l'effort et la solitude. Cela fait des hommes durs et fiers qui revendiquent et défendent leur terre comme un père le ferait pour son enfant.

C'est là la force des auteurs populaires d'écrire plus vrai que nature. Sans rien modifier de la réalité, ils ont cette puissance dans l'expression, ce regard incident qui va apporter aux hommes et à leur vie cette dimension que le commun des mortels ne voit pas.

L'Espagnol, c'est la synthèse de tout cela. En apparence l'histoire est simple. Elle se déroule dans un village du Jura au début de l'Occupation. C'est le temps des vendanges, Pablo a fait la guerre d'Espagne, il est là le temps de la récolte du vin jaune, demain il sera ailleurs. La guerre d'Espagne lui a tout pris, sa femme surtout à laquelle il pense inlassablement, c'est ce qui l'a rendu malade de la guerre. Il loue ses bras et sa force de travailleur contre une assiettée de soupe, lui qui fut décorateur jadis à Barcelone. Il y a un voisin aussi, Clopineau, un vieux Jurassien qui aide à la ferme, comme cela s'est toujours

fait, et cette fois plus encore parce que le maître de maison est mort et que le fils est au front empêtré dans la drôle de guerre. Sans jamais le dire, celui-ci est un « planqué » aux yeux de Clavel, car si la virilité des armes lui répugne, l'attitude de ce garçon lui déplaît tout autant. Ce côté hâbleur de celui qui ne fait rien et laisse croire en un destin d'exception est l'envers de ce que défendra Bernard Clavel.

Et puis il y a cette enfant, Jeannette, cette fillette encore gamine et jamais adolescente que Pablo prend en affection. Parce qu'elle est simple d'esprit, parce qu'elle voit les choses avec des yeux d'enfant sans se rendre compte de la violence des hommes. Contre sa mère, contre son frère, plus tard dans un hospice, Pablo prendra sa défense. Jusqu'à lui sculpter des personnages en bois dans des ceps de vigne pour la faire sourire.

Dans *L'Espagnol*, Bernard Clavel donne la pleine mesure de ses sentiments pour les gens simples. Pour ceux que la vie a abîmés, exclus ou laissés au bord du chemin. Les m'as-tu-vu, les va-t-en-guerre et les vantards ne sont pas de son monde. Lui qui a été lutteur de foire dans sa jeunesse a une sainte horreur de toute forme de violence, qu'elle soit physique ou psychologique. Ce qui ne l'a jamais empêché de dire son fait à qui le méritait, apostrophant un jour Bernard Pivot en lui demandant : « Mais vous l'avez lu au moins mon roman ? »

L'Espagnol est un réquisitoire contre la guerre et un plaidoyer pour la terre, ses valeurs et ce qu'elle exige d'efforts des hommes pour être au rendez-vous des récoltes ou des vendanges. Un plaidoyer pour la terre nourricière qui résonne étrangement dans le monde qui est le nôtre aujourd'hui.

Patrick Breuzé

Patrick Breuzé

Grand Prix du Pays du Mont-Blanc 2016 – Prix Solidarité 2017 – Prix littéraire de la ville de Belfort 2019

Journaliste à Paris dans le tourbillon des vapeurs de la ville, Patrick Breuzé ne pouvait qu'être sensible à la valeur de l'air pur des montagnes. Si le Jura inspira les premières œuvres de Bernard Clavel, la Haute-Savoie est le territoire de Breuzé, le journaliste. Il en décrit avec passion les paysages balayés l'hiver par la bise soufflant la neige dans le grand froid, mais renaissant les saisons suivantes avec chacune sa fraîcheur, ses parfums, ses couleurs. L'art du romancier est de nous plonger dans la vie des hommes et des femmes qui font corps avec la montagne, ces paysans rudes mais droits, attachés à leur terre avec un sens aigu de l'effort, de l'honneur et du mot juste. Ils préservent leurs vraies richesses au fond de leur âme, partageant ce qui est beau, rejetant la violence, avançant avec humanité en portant leurs souvenirs comme autant de fruits pour préparer l'avenir.

Derniers ouvrages parus : *La Montagne pour refuge* (Calmann-Lévy, 2017) ; *Bout d'chien* (Les Passionnés de bouquins, 2020) ; *Versant secret* (Calmann-Lévy 2020).

1961

LES CONQUÉRANTS DE L'INUTILE

Lionel Terray

Gallimard, 1961 ; Guérin-Paulsen, 2017

Il est des ouvrages qui semblent tout entiers tenir dans leur titre. Ce titre, il les condense, il en dit d'un coup tout le cœur battant et il les fait claquer comme des étendards. De la même façon que *Le Terrain de jeu de l'Europe* de Leslie Stephen publié en 1871 et indiquant en quelques mots (le mot anglais *Playground* est d'ailleurs encore plus explicite) la naissance de l'âge de l'alpinisme sportif délié de toutes les fins scientifiques

de la conquête des sommets, le titre de l'ouvrage de Lionel Terray dit tout, d'entrée : l'aventure et la découverte de l'ascension de nouvelles voies ou de nouveaux sommets ; leur aspect héroïque, difficile, dangereux et guerrier ; la présence de la mort ; la gratuité, le désintéressement, la beauté et la liberté d'une activité sportive qui est à elle-même sa propre fin comme l'écrivait déjà Jules Michelet en 1868, presque un siècle avant lui : « La cruelle, l'orgueilleuse qui est là-haut, la montagne aura toujours des amants, toujours on voudra monter. Le chasseur dit : "C'est pour la proie" ; le grimpeur dit : "pour voir au loin". [...] Le réel dans tous ces efforts est qu'on monte pour monter ; le sublime, c'est l'inutile. »

Le titre de Lionel Terray est donc l'un des plus beaux de toute la littérature de montagne et l'ouvrage qu'il indique, qu'il résume et qu'il ouvre, l'un des plus importants. Comme son auteur est mort en montagne à 44 ans, quatre années après sa publication, *Les Conquérants de l'inutile* acquiert de surcroît la dimension d'un testament. Sous la sombre lumière de la mort en effet, il s'échappe du temps de son écriture et de son récit de vie afin de s'élever à l'éternité d'une gloire posthume d'autant plus touchante que le livre s'achève sur le sentiment de la précarité de la vie, sur le pressentiment de sa clôture et sur la modestie d'un rêve d'enfant : « Si vraiment aucune pierre, aucun sérac, aucune crevasse ne m'attend quelque part dans le monde pour arrêter ma course, un jour viendra où, vieux et las, je saurai trouver la paix parmi les animaux et les fleurs. Le cercle sera fermé, enfin je serai le simple pâtre qu'enfant je rêvais de devenir... » Non le goût de l'exploit et du spectaculaire pour une société devenue médiatique, non l'orgueil d'un des plus grands alpinistes de l'après-guerre comme Lachenal, Rébuffat ou Bonatti, mais le pur et simple

amour de la montagne entendue comme ce milieu que l'homme partage avec les bêtes, les fleurs et toute la nature.

Mais surtout, en dessous du cercle qui mène du désir d'enfant à sa réalisation, en dessous de cette unique ambition d'être « simplement guide de haute montagne », et même d'être « montagnard » tout court comme il est écrit à la première page, se tient le cercle plus profond encore et plus instructif pour tout lecteur : le cercle de la vie humaine et de la course, de la course en haute montagne et de la vie. Pas seulement la vie de Lionel Terray lui-même, né à Grenoble en juillet 1921, moniteur de ski, instructeur à l'école militaire de haute montagne, vainqueur de l'Annapurna en 1950 et du Fitz Roy en 1952 au milieu de la Patagonie, mais la vie de tout homme en laquelle chaque enfant et chaque adulte qui n'est qu'un enfant continué peuvent se reconnaître. La course de haute montagne est comme la vie, et la vie est comme une course de haute montagne parce que, l'une et l'autre se déployant sous l'horizon de la mort (de la sienne, mais aussi de celle des autres : l'ouvrage est dédié « à mes camarades de cordée, morts en montagne ») et de l'imprévisible, sont des épreuves, des suites d'épreuves même, qu'il convient de surmonter par l'intelligence, le courage, la solidarité et l'amitié.

Ce « surmontement » qui fait de l'alpinisme un modèle pour l'existence est le processus d'une réalisation de soi ; et par réalisation, il faut comprendre deux choses mêlées : la compréhension (réaliser que), l'accomplissement et le devenir réel (réaliser quelque chose). Or, comme le suggèrent tous les chapitres du livre de Terray où celui-ci fait le récit de sa vie et de la construction de son identité, la réalisation de chacun passe par la nécessité de se mesurer et de se connaître soi, de connaître les autres et le monde, de « s'essayer » au sens le plus

profond que Montaigne a dit dans un tout autre contexte et dans un tout autre temps.

Le livre de Lionel Terray est beau et important pour cela. Il décrit et analyse simplement, lucidement, le mouvement d'un homme qui cherche à se sentir plus vivant, plus libre et plus vrai ; qui se conquiert lui-même en conquérant les montagnes, en prenant le risque de devenir ce qu'il est et de se poster « à la verticale de soi » (autre titre magnifique d'ouvrage, à rendre jaloux tout auteur !). Au sommet de l'aiguille du Moine escaladée par l'arête sud au moment de son adolescence, Terray écrit : « Un silence minéral nous pénétrait. Dans cette grande paix, j'ai senti confusément que désormais rien ne compterait plus vraiment pour moi hors cette terre de grandeur et de pureté, dont chaque recoin était la promesse d'heures exaltantes » (p. 38). Tout est dit, pour tous et pour toujours ; la force qui va d'une passion en laquelle chacun peut se reconnaître : « Ce que nous cherchons, c'est le goût de cette joie énorme qui bouillonne dans nos cœurs, nous pénètre jusqu'à la dernière fibre lorsqu'après avoir longtemps louvoyé aux frontières de la mort, nous pouvons à nouveau étreindre la vie à pleins bras. D'autres l'ont dit bien avant moi : "Le secret pour récolter les expériences les plus fécondes et les jouissances les plus grandes de la vie, c'est de vivre dangereusement" (Nietzsche). » (p. 78).

Terray était un rebelle. La liberté se conquiert contre les règles, contre les préjugés, contre la société et ses intérêts égoïstes. Elle procède de « la force créatrice de l'esprit [qui fait que] chacun peut mouler à son gré le visage de l'idéal qu'il poursuit » (p. 79). Mais elle se conquiert ensemble. Tout l'ouvrage est en effet déployé sous la nécessité de l'amitié et de la fidélité. Pour Gaston Rébuffat, et pour Louis Lachenal

notamment, auquel le livre consacre un chapitre entier. Que le lecteur lise à cet égard la fin du long chapitre racontant la très difficile, douloureuse et périlleuse ascension de l'Annapurna après l'échec de celle du Dhaulagiri : « Il y a d'autres Annapurna dans la vie des hommes ! » (p. 370) écrit Terray avant de consacrer de magnifiques pages aux compagnons avec lesquels il a partagé l'aventure d'une vie mais qui ne remplit pas toute une vie : celle de Maurice Herzog, Louis Lachenal, Marcel Ichac, Jacques Oudot, Gaston Rébuffat, Paul Habran, Francis de Noyelle, Marcel Schatz, Jean Couzy. Rien de plus émouvant dans le récit d'une existence que cette reconnaissance de dette et que cet effacement devant ceux qui l'ont aidé, dont certains sont morts avant lui.

Pierre-Henry Frangne

Pierre-Henry Frangne

Alors que d'autres alpinistes sont ingénieurs ou médecins, c'est le philosophe Pierre-Henry Frangne qui met en équation le sublime – addition de la beauté, du rêve et de l'imagination – avec la réalité, fonction du péril, du risque et de la passion.

De l'alpinisme, paru aux Presses universitaires de Rennes, perce ainsi le mystère de la montagne par une approche esthétique et philosophique qui n'exclut pas le « désir du vide », la souffrance et la peur. Il voit la montagne, la pense, en ressent l'irrationalité, la force d'attraction. Il en interprète le sens à travers les siècles et les œuvres qui en ont fait l'histoire. Il y puise une explication de l'existence. Conscient du temps qui court, et s'accélère, il fait sien le conseil de Marc Aurèle : « Il te reste peu de temps. Vis comme sur une montagne. »

Derniers ouvrages parus : *Mallarmé philosophe* (Manucius, 2018) ; *De l'alpinisme* (Presses universitaires de Rennes, 2019).

1962

LE FEU SUR LA MONTAGNE

Fire on the mountain

Edward Abbey

Gallmeister, 2008, pour l'édition en langue française traduite par Jacques Mailhos

Edward Abbey a publié *Le Feu sur la montagne* aux USA en 1962, l'année de ma naissance. J'y vois comme un signe. Celui d'un compagnonnage et d'une proximité. Nous avons en quelque sorte, ce roman et moi, grandi côte à côte, traversé les mêmes événements, mais il m'aura fallu attendre 2008 pour le rencontrer lorsqu'Olivier Gallmeister l'a fait paraître pour la première fois en français, dans sa maison d'édition à laquelle nous devons tant de découvertes.

Abbey est né en 1927 à une heure de route de Pittsburg, dans la petite ville Indiana – comme l'acteur James Stewart – où le hasard m'a fait donner quelques séminaires universitaires à la fin des années 2000. Il est une des grandes voix de la prise de conscience écologique, qu'il a su transcrire dans des récits de paysages, ainsi que dans des romans burlesques et policiers, comme son célèbre *Gang de la clef à molette*. Il meurt en 1989, à Tucson (Arizona) loin de sa Pennsylvanie natale, et on le dit enterré en un lieu inconnu, « au cœur d'une solitude bizarre, d'un silence formidable et d'une somptueuse désolation », ainsi qu'il décrivait lui-même le désert et les montagnes d'Arizona et du Nouveau-Mexique. La légende dit aussi que, pour épitaphe, il aurait choisi cette simple phrase : « *No comment !* »

J'ai lu et relu plusieurs fois *Le Feu sur la montagne*. C'est l'histoire d'un été. D'un été qu'on pressent être le dernier, qui unit un grand-père vivant seul dans son ranch et son petit-fils

qu'il accueille pour les grandes vacances, comme chaque année. L'enfant vient de loin, d'une autre Amérique en quelque sorte, et les semaines passées au pied des monts Sangre de Cristo, dans la chaleur, le vent, l'espace infini, les parfums de poussière et d'hysope, la compagnie et l'amour du grand-père, sont une parenthèse merveilleuse et nourricière. Mais ce bonheur qui prend sa source dans la fréquentation d'une nature élémentaire est menacé par un projet de l'armée qui veut créer sur ces terres une base d'essai de tir de missiles. Le ranch du grand-père est sous le coup d'une mesure d'expropriation. Il doit partir. Mais il ne veut pas.

Ce bref roman est donc l'histoire d'un refus, du combat d'un homme isolé et âgé contre une force qui le dépasse considérablement, combat sans espoir mais qu'il va mener jusqu'au bout. C'est aussi une histoire d'amour et d'admiration, de partage et de transmission. C'est encore, et surtout peut-être, un fabuleux roman de paysage, où le sentiment de nature, dans toutes ses dimensions sensorielles, est rendu de façon saisissante. Peintre parfait de ces territoires, Abbey nous y invite, de l'aube au cœur de la nuit, et nous les rend proches au point que, sans jamais les avoir connus, on peut tout de même les reconnaître.

J'ai longtemps rêvé adapter au cinéma ce roman de désert et de montagne, variation continentale du *Vieil Homme et la mer*. Mon producteur et moi étions sur le point voici 12 ans d'en acquérir les droits, qui étaient libres, malgré une première adaptation réalisée en 1981 pour une chaîne de télévision américaine. J'ai finalement renoncé : l'histoire du *Feu sur la montagne* est une histoire américaine. Il m'était impossible d'imaginer la transplanter en France ni même en Europe. Le désert et les montagnes peints par Abbey sont

irréductiblement ceux du Nouveau-Mexique. Les espaces, les couleurs, le bruit du vent, les senteurs, les crépuscules, les étés sont ceux du Nouveau-Mexique. Les relations entre les hommes, les gestes, les habitudes, les traditions sont ceux du Nouveau-Mexique. Et quand un shérif arrive devant le ranch, après avoir roulé pendant des miles sur une piste défoncée, sort de sa voiture poussiéreuse, pose sa botte sur le sol d'ocre rouge tandis que le grand-père le regarde venir, assis dans un vieux fauteuil à bascule contre le mur de pisé à l'ombre d'un auvent, tout en tenant sa carabine sur ses genoux – et le lecteur comprend qu'il pourrait s'en servir –, on imagine difficilement la scène avec une estafette de la gendarmerie se garant dans la cour d'une ferme des Cévennes ou d'un hameau de Savoie. Mieux valait que le roman reste roman. Ou alors qu'un cinéaste américain s'en empare, lui qui possède tout à la fois la culture et les paysages.

Dans des festivals où mes propres films étaient sélectionnés, j'ai croisé quelquefois Clint Eastwood, et je lui ai parlé. De cinéma bien entendu, du sien comme metteur en scène, de celui des autres dans lequel il avait joué, et j'ai évoqué aussi *Le Feu sur la montagne*. Lui disant que ce roman était pour lui : acteur et réalisateur. Vraiment pour lui. Qu'il ferait un formidable grand-père dans cette histoire de grandeur et de solitude, d'espace infini et d'amour qui l'est tout autant. Il m'a demandé de lui raconter l'histoire. Il m'a écouté, répétant le titre, *Fire on the Mountain*, comme un mantra, en souriant.

Je ne sais pas s'il a fini par trouver le temps de lire le livre. En tout cas, il n'a pas fait le film. C'est au lecteur de le faire, et c'est peut-être mieux ainsi. Il vous appartient à toutes et à tous : lisez ce roman. Pensez à Eastwood. Vous verrez, c'est un de ses meilleurs rôles, et une de ses meilleures réalisations. Et

n'oubliez pas surtout de remercier Edward. Edward Abbey, qui dort depuis longtemps dans sa tombe de sable et de soleil, au pied des Montagnes du sang du Christ. Car après tout, tout cela est de sa faute.

Philippe Claudel

Philippe Claudel

de l'Académie Goncourt - Prix Renaudot 2003

Dans un monde sans pitié régi par les lois du marché et soumis à la tyrannie de l'apparence, la solidarité nationale, les impôts et les grand-messes humanitaires nous dédouanent de comportements individuels normalement généreux. Pas facile en effet de laisser sa porte ouverte, de recueillir sur la plage un homme abandonné, surtout s'il est trop différent de nous.

Philippe Claudel dénonce les peurs et les lâchetés, l'intolérance et l'inhumanité du monde. Il pointe les turpitudes qui menacent de teindre nos âmes en gris. Il nous donne en fait la clé de notre salut en éveillant nos consciences pour corriger nos excès. Mais tout n'est pas si triste. Heureusement, il y a la montagne, ce « lieu essentiel » de bonheur et de sérénité, qui invite à l'humilité, apaise et réconcilie avec le monde par son incomparable beauté. Derniers ouvrages parus : *L'Archipel du Chien* (Stock, 2018) ; *Compromis* (Stock, 2019) ; *Fantaisie allemande* (Stock, 2020).

1962

À MES MONTAGNES

Walter Bonatti

Arthaud, 1962

Qu'est-ce qui fait qu'un gamin se choisit un jour un héros et jamais ne trouve, en une vie d'alpinisme, une seule raison d'en changer ? Quel livre peut lui ouvrir un monde inconnu et lui faire adopter le guide qui toujours l'y conduira ?

Lorsqu'à 16 ans je skiais sans gants dans la Chartreuse enneigée de l'époque, j'imitais Bonatti. À 20 ans, au sommet du Grand Cap avec Daniel, nous admirions Bonatti. Au retour des Jorasses ou du Pilier d'Angle, je relisais Bonatti pour vérifier que ses propres aventures restaient toujours d'une dimension supérieure, qu'il me manquait des émotions à découvrir et des douleurs à endurer.

Il a suffi que je découvre *À mes montagnes* pour qu'à mon insu s'imprègne l'idée d'un alpinisme mythifié. Je presentais que ses montagnes seraient un jour les miennes, mais qu'il me fallait avant ça traverser des difficultés du même ordre, éprouver des joies et sans doute des chagrins comme les siens. Combien les prétentions de jeunesse me paraissent aujourd'hui émouvantes !

Selon leurs goûts littéraires, leurs admirations ou leur âge, quelques amis préféraient le lyrisme de Rébuffat, la prestance de Terray ou l'audace provocante de Desmaison. Je n'y étais pas insensible, surtout lorsque certains prétendaient que Bonatti en faisait un peu trop dans le drame ou craignait d'être incompris. Mais qu'importait pour moi ce regard plus relatif, puisque le bivouac à 8000, au K2, c'était Bonatti trahi, le pendule de la dernière chance aux Drus, c'était Bonatti impérial, et la tragédie du Fréney le géant Bonatti.

Par quelle magie du récit cet homme avait-il réussi à orienter mon intérêt pour me transporter toujours plus haut dans ce que pouvait révéler la montagne, dans ce que visait l'alpinisme ?

Vingt ans après lui, j'ai exercé la profession de guide et j'ai relu dans les textes de ce collègue la façon dont il avait ouvert des voies ambitieuses en professionnel, s'était occupé de ses compagnons lors de tragédies et avait toujours ramené ses

clients vivants dans la vallée. Sa médaille aussi était exemplaire. Comme si, la chance aidant parfois, il avait toujours su jusqu'où la montagne le laisserait passer.

C'est plus tard, en travaillant sur des archives, que j'ai pu apprécier la dimension purement artistique de son alpinisme, celle qui dépasse la performance et sous-tend la recherche du chef-d'œuvre, l'indépassable aboutissement d'une quête multiple dans sa forme, et dont l'exécution est une apothéose.

Il avait gravi les sommets prestigieux, tracé des itinéraires élégants dans les faces les plus difficiles, inauguré les ascensions hivernales et les solitaires. Du bout des doigts, à travers les fissures de son âme, il avait fait des lieux les plus hostiles de la terre l'écritoire de sa vie ; alors, pour lui seul, il a inventé une page vierge : la montagne des montagnes.

Il a choisi le sommet le plus beau et le plus connu, il est arrivé au pied de sa célèbre face nord, seul et en plein hiver. Là, il a visualisé une ligne directe jusqu'au sommet et il s'est mis à grimper. Cinq jours plus tard, on le filmait d'avion, ceignant la croix du Cervin. Un certain âge d'or venait de se terminer. Les suivants se devraient d'inventer autre chose. Devenu reporter-photographe, Bonatti a arpenté le monde pour en faire découvrir les espaces naturels reculés et leurs populations. Trop heureux de rencontrer un tel personnage, des amis guides de mon âge ont partagé quelques repas avec lui dans les Andes péruviennes. Un matin, ils l'ont reconnu à Chamonix. Ils sont allés l'extraire de la foule qui faisait patiemment la queue au guichet du téléphérique. Avec ses skis, le guide Bonatti partait pour la Vallée Blanche en famille. « Viens avec nous Walter. »

Denis Ducroz

Denis Ducroz

Prix Henri Queffelec 2017

Guide de haute montagne et cinéaste diplômé de l'École Louis-Lumière, marin et romancier, Denis Ducroz s'est engagé dans la voie du roman pour témoigner sans concession contre les injustices, la bêtise et, pire, la cruauté d'un monde où la liberté est aliénée quand le choix légitime et la confiance ne correspondent plus à ce que l'on nous autorise. Au début des années quatre-vingt, avec Bertrand et Loïc Dubois, instigateurs de l'aventure, et ses amis Philippe Cardis et Firmin Mollard, ils interrogeaient leur vagabondage sur un mémorable voilier « Où vas-tu Basile ? » Quarante ans plus tard, on sait où est Denis : après avoir filmé les montagnes du monde, depuis Chamonix il questionne ces espaces de partage où le cinéaste pose son regard sur ce qui est beau, où le guide sait quel est son devoir et de quelle façon s'exerce sa responsabilité.

Derniers ouvrages parus : *N'approchez pas de l'île Dawson* (Guérin, 2016) ; *Le Pont de neige* (Glénat, 2018).

1969

LA PAROI Pierre Moustiers

Gallimard, 1969

Deux hommes qui se sont affrontés dans la vallée voient leurs destins scellés sur une paroi verglacée battue par le vent et la neige. Tout sépare le vieux professeur misanthrope, propriétaire sourcilieux d'un terrain convoité, de l'entrepreneur dynamique, par ailleurs soucieux d'équiper la station dont il est le maire. Tout les éloigne : l'âge, la technique, l'équipement, l'approche différente qu'ils ont de la montagne, la fuite pour l'éternel mécontent, le plaisir pour le jeune grimpeur idéaliste.

Quand ils se retrouvent par hasard, en perdition sur une

vire par une nuit glaciale, ils sont amenés, l'un puis l'autre, à se sauver mutuellement alors qu'ils se détestent. L'ironie de l'atrabilaire résigné masque mal sa tristesse. La loyauté de l'alpiniste rompu aux manières modernes le conduit à risquer sa vie pour un ingrat dont il a enduré le mépris et la hargne.

Ils finissent par se parler, puis s'encorder. Tenaillés par la faim, ils en arrivent à s'épancher, abandonnant ainsi leur liberté dans la corde et les sentiments.

Dans l'effort et la souffrance, la méfiance s'estompe. Ils se recentrent sur un objectif commun : la voie par laquelle ils vont atteindre le sommet. Ils s'appriivoisent dans l'épreuve et se rapprochent dans le partage de leurs souffrances et des maigres rations dont ils disposent. Le refus de la facilité les soude progressivement : pas question de renoncer ! Admettant avoir la frousse, ils font preuve d'une franchise qui force le respect indispensable au combat qu'ils mènent désormais de front contre la montagne : pas question de tricher. Ils partagent les risques inutiles, se débattent avec leur amour-propre. Ils pitonnent, chutent, se hissent à tour de rôle sur le schiste glissant, s'allongent sur un replat et reprennent leur ascension, à bout de forces. Pas question d'échouer.

La nuit du dernier bivouac est brouillée d'épouvantables cauchemars, et de gelures menaçantes. Le sommet est en vue. Ensemble, ils font face. Ils croient en l'avenir, car maintenant ils se font confiance, élaborent des projets pour la semaine suivante, se comprennent enfin, effacent leurs querelles d'autrefois. Leur attachement à la montagne les a réconciliés, leur a permis de s'écouter, de négocier leurs façons de faire, de transiger sur leurs obsessions. Ils s'observent et s'accompagnent sans jamais s'imiter. À 4 000 mètres et par moins 15, ils souffrent et se fatiguent à l'extrême, mais ils ont entrevu la

beauté des hauts lieux et vécu l'harmonie d'une aventure humaine. Comme toujours au-delà des cimes, il y a le ciel ou la mort. Dans un dernier souffle, le vieux professeur confiera à son compagnon que « c'était bien, vraiment bien ». Non pour l'exploit inutile, mais pour la confiance retrouvée.

En 1969, l'Académie française décerne à *La Paroi* son Grand Prix du roman, s'aventurant de nouveau en montagne 30 ans après avoir couronné *Terre des hommes* où Saint-Exupéry accompagnait Guillaumet dans sa marche héroïque. Pierre Moustiers, critique littéraire et romancier reconnu des années soixante-dix, connaît indiscutablement la pratique de l'alpinisme en vigueur à cette époque. Il fait de *La Paroi* le théâtre d'une querelle des anciens et des modernes, où la vertu des puristes s'oppose à la technique d'une nouvelle génération qui recherche la rapidité, mais également la sécurité. Il évoque les premières tentations d'enlaidissement des villages d'altitude pour en faire des stations « toniques ». Au-delà du récit de course, haletant et tragique, *La Paroi* fait d'une cordée de hasard un modèle de société fondé sur la compétence, le respect de l'autre, la valorisation du savoir-faire, la confiance sans laquelle il n'est pas possible de s'élever. Moustiers s'offusque des risques inutiles qui exposent les secours et insinue un sentiment de culpabilité. Il insiste sur la négociation nécessaire à la réalisation d'un projet et sur l'espoir qui aide à croire en soi et en son compagnon de route. Sur la paroi comme dans la vie, c'est la façon de progresser sur la voie, c'est l'esthétique du comportement qui relève de l'exploit. Quant à la douleur indissociable des efforts développés en situation extrême, elle est un signal qui alerte la conscience sur la futilité de l'obstination ou l'urgence du renoncement.

Ce « roman de montagne », l'un des premiers du genre, a

été publié par « une grande maison d'édition parisienne ». Il dépasse largement le cadre des hauts lieux en nous plaquant contre ce qu'il y a de plus sauvage dans la nature, et démonte les mécanismes de la nature humaine. En cela, il est un manuel de psychologie sociale tout autant qu'un carnet de course.

Alors, est-ce un livre visionnaire ? Pas tout à fait ! Car son écriture a parfois la rugosité du granit et des allusions machistes gâtent l'ascension du grimpeur qui affiche dans un passage difficile « des nerfs de filles ». Malgré ces remarques qui fleurent l'air de ce temps-là, cette aventure commente avec précision les premières incursions des alpinistes dans la littérature.

Ce roman est à rapprocher du récit éponyme de Michel Desorbay paru chez Julliard en 1959. Il y était décrit avec force et sobriété le comportement des équipiers d'une cordée en Himalaya. Les caractères s'y révélaient face au danger, à l'épuisement. La question se posait de l'engagement des responsabilités de conquérants exaltés. Leur volonté était de vaincre. Encore faut-il, sur toutes ces « parois », s'interroger sur l'utilité de l'exploit.

Michel Moriceau

Michel Moriceau

Premier Prix RJ Zittoun 2000

Ayant découvert la randonnée en Suisse normande et l'escalade dans les Alpes Mancelles, il s'est rapidement approprié la chaîne des Fiz, avec notamment une directissime le long de la cascade de Charbonnière. Plus récemment, il s'est illustré dans une hivernale, en autonomie complète, enchaînant l'ascension du Blaireau, le col de Barmus et la face nord de la Chorde. Son œuvre alpestre a fait l'objet d'une mise en page de son carnet de courses – Traces de vie – et d'une balade sur la montagne déna-

turée – Valeur refuge –, qui n'ont connu aucun succès. Dernier ouvrage paru : *La Vie suspendue* (Alzieu, 2019).

 1986

LE CIEL À PLEINES MAINS

Yannick Seigneur

Flammarion, 1986

En cette fin février cafardeuse où le soleil fait de rares apparitions, le beau temps va surgir non pas en ouvrant mes volets, mais plus simplement au fond de ma boîte à lettres. Au milieu de divers prospectus, d'inévitables factures et j'en passe, se trouve une épaisse enveloppe matelassée indiquant mon adresse avec une écriture que je reconnaîtrais entre mille. J'ouvre le paquet, il contient un livre. Je regarde la couverture, retourne l'ouvrage pour en parcourir la quatrième. J'attends d'être assis à mon bureau pour découvrir la dédicace de l'auteur :

« À Jean-Marie Choffat

Un très bon ami... Et il y en a peu dans la vie !

Pour notre prochaine aventure au Hoggar, et les suivantes... »

Yannick Seigneur

Le voici enfin ce livre qui rassemble essentiellement les conquêtes himalayennes de l'auteur. Nous en avons parlé quelquefois de vive voix ou par téléphone. J'avais conseillé à Yannick – qui toujours prenait de nombreuses notes lors de ses expéditions – de réaliser l'ouvrage un peu sous forme de carnet de bord. Ainsi, le lecteur pourrait suivre jour après jour et même parfois heure après heure, le déroulement des expéditions. Il pourrait mesurer les difficultés inhérentes à

chacune d'entre elles, que ce soit dans la préparation ou la réalisation.

Cet ouvrage allait complètement se démarquer de son premier livre: *À la conquête de l'impossible*, très bon livre, mais où l'auteur s'était contenté le plus souvent de compiler une grande partie des longs articles sur ses succès dans les Alpes, pour la plupart précédemment publiés dans la revue nationale du Club alpin français: *La Montagne & Alpinisme*.

Afin de donner du rythme à ce nouvel ouvrage, j'avais également proposé à Yannick de sélectionner l'une de ses nombreuses premières dans les Alpes ou expéditions, qui pourrait servir de fil conducteur, et ainsi faire un lien entre chacune des ascensions.

Yannick ne dit rien ce jour-là, mais il prit beaucoup de notes sur son petit carnet. Aussi, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir que non seulement il avait écouté mon conseil, mais qu'en plus il avait choisi comme fil conducteur de l'ouvrage la première ascension hivernale de l'arête de l'Innominata au mont Blanc, dernière grande arête du Géant à ne pas avoir encore été gravie l'hiver. Une ascension que nous avons réalisée ensemble et avec deux autres amis: Nicole Poutrel et Hervé Boisier.

Ainsi, à travers la difficile conquête de l'Innominata, l'auteur relate un certain nombre d'expéditions qu'il a réalisées: en 1978 le Broad Peak au Pakistan; en 1979 l'expédition nationale au K2, second sommet du monde; en 1982 toujours en Himalaya, le Nanga Parbat, montagne meurtrière du Pakistan qu'il faut gravir mètre après mètre; et enfin en 1983, l'Everest.

À travers ce journal de bord du risque et de la passion, Yannick Seigneur nous fait appréhender la complexité que

constitue l'ascension des plus hauts sommets du monde, que ce soit en technique alpine ou himalayenne. Ce que raconte cet ouvrage, c'est l'aventure de quelques hommes aux prises avec la montagne, la difficulté de l'escalade dans des conditions parfois très dures, mais aussi la préparation, les multiples obstacles à surmonter pour mettre chaque expédition sur pied, puis essayer de la mener à bien. C'est également la vie dans le pays, au camp de base et dans les différents camps d'altitude. Ce sont les rapports avec les hommes, depuis le fonctionnaire de ville jusqu'aux porteurs de vallée et d'altitude, les paysages superbes dans une nature sauvage.

Cet ensemble de textes, infiniment variés, fait de ce livre d'action une mise en évidence de l'incertitude, mais reflète aussi la beauté de cette grande aventure humaine qu'est l'alpinisme, où la mort fait partie du contrat. C'est en même temps un témoignage sur les hommes, les civilisations, les coutumes sur les sommets: un ouvrage de réflexion sur le devenir de l'alpinisme et la survie de cette petite flamme qui pousse l'homme à se lancer à l'assaut des colonnes du ciel.

Jean-Marie Choffat

Jean-Marie Choffat

Prix du Pays du Mont-Blanc 2003

Un humanisme de haute altitude, voilà qui résume l'œuvre de Jean-Marie Choffat, grimpeur chaleureux, éditeur attentif à la promotion de ses auteurs, écrivain engagé dans le récit d'un parcours hors norme, celui d'un enfant de la campagne belfortaine, happé par la montagne et rattrapé par une maladie grave à laquelle il se retrouve encordé depuis près de trente ans. Malgré les traitements lourds, les opérations, la greffe d'un foie, il reste debout. Il prend sa vie à pleines mains, luttant, s'adaptant, se dépassant, s'engageant pour lui-même et pour les autres. Sans jamais se soumettre, il sillonne les salons du livre,

arpenne les montagnes en faisant du Jura suisse tout son Himalaya.

Dernier ouvrage paru : *Dialogues avec mon infirmière* (KDP Éditions, 2010). Dernier film tourné : *Hors norme* de Damien Roz (2017).

1989

GUIDE

Pierre Leroux, avec Anne Sauvy

Arthaud, 1989

Mieux vaut lire une autobiographie qu'une biographie, les confidences d'un homme plutôt que les commentaires et l'enquête d'un tiers. Mieux vaut la source que le robinet. Mieux vaut lire, par exemple, les *Mémoires du sergent Bourgogne* ou *Les Cahiers du capitaine Coignet* qu'une étude d'historien, même excellente, sur la retraite de Russie. Quitte à lire cette étude-là ensuite pour avoir un tableau d'ensemble de la période et des protagonistes. Mieux vaut lire Maurice Genevoix ou Ernst Jünger, combattants de première ligne dans la Grande Guerre, qu'un travail d'historien sur une guerre qu'il n'a pas vécue. L'autobiographie, c'est ce qu'un homme a cru bon d'exprimer. Une autobiographie, c'est parfois tout ce qui reste d'un homme désarmé par le temps et la disparition de ses amis.

Je regrette que Serge Coupé n'ait pas cru bon de publier ses mémoires (*Rétro*) qui m'ont bien servi pour la rédaction d'un livre sur l'histoire des outils et des techniques de l'alpinisme : *La Saga des inventions* (aux Éditions du Mont-Blanc). C'est à mon ami Serge Coupé, qui a relu et corrigé mon bouquin avec son habituelle minutie, que je dédie cet hommage à Pierre Leroux. Tous deux montèrent au sommet du Makalu en 1955. Tous deux furent des alpinistes majeurs de l'après-guerre.

J'ai toujours lu beaucoup de mémoires et d'autobiographies. Je suis encore sous le choc de certaines lectures faites dans ma jeunesse au hasard des bibliothèques où je me réfugiais. Je me souviens d'un séjour euphorique de cinq semaines à l'hôpital militaire de La Tronche à Grenoble, durant lequel j'ai profité de la bibliothèque remplie de livres oubliés, des livres de montagne nettement moins sombres que le roman de Dostoïevski, *Crime et Châtiment*, que j'avais sur ma table de chevet. Chasseur alpin au 7e BCA (alors caserné à Bourg-Saint-Maurice), j'étais seul dans cette chambre d'hôpital, au calme, peinant, trop heureux de ne plus être dérangé dans mes lectures par les radios et les chahuts d'une chambrée de 20 troupiers. Voici une autobiographie d'alpiniste que j'ai découverte bien plus tard dans les rayons d'une bibliothèque de club alpin, au début des années 2000. *Guide*, publié en 1989, couvre une période faste de l'alpinisme français dans les Alpes et dans le monde. J'ai souvent cité cet ouvrage dans mes travaux de journaliste et d'historien. Une patiente remémoration écrite avec le recul, l'humanité et la lucidité de l'âge (68 ans) par un guide de Chamonix : Pierre Leroux (1921-2005). Ses mémoires devraient figurer dans les classiques de l'alpinisme au même titre que *Les Conquérants de l'inutile* (Terray), ou *Le Versant du soleil* (Frison-Roche).

Pierre Leroux naît la même année (5 juillet 1921, à Achères, Yvelines, à l'ouest de Paris) que trois de ses futurs compagnons de cordée, guides de haute montagne au parcours légendaire, tous issus comme lui d'un milieu citadin : Louis Lachenal, Lionel Terray, Gaston Rébuffat. Fils unique d'un trieur de colis à la gare des Batignolles et d'une vendeuse gérante dans une laiterie, ouvrier parisien (un brevet élémentaire industriel, un CAP d'ajusteur), Leroux travailla dès l'âge

de 16 ans dans l'une ou l'autre des usines de la banlieue industrielle de Paris où il circulait à vélo. Durant l'Occupation, réfractaire au STO (Service du travail obligatoire), Pierre Leroux fit ses premières escalades et installa ses premiers bivouacs dans les rochers de Fontainebleau. Il y robinsonnait à l'occasion pendant quelques jours dans un abri-sous-roche qu'il avait aménagé dans les gorges de Franchard. Cet ouvrier se sentit un cœur d'alpiniste dès son premier été (juillet 1943) dans le massif du Mont-Blanc, avec des copains campés aux alpages de Blaitière, sous les aiguilles de Chamonix. Au retour de la paix, le Parisien quitta à jamais Paris pour la vallée de Chamonix. On admettait enfin dans l'illustre compagnie des guides la passion survoltée et les dons d'une jeunesse qui n'avait pas de parents chamoniards ni savoyards.

Guide, Pierre Leroux se bâtit lui-même son chalet au hameau des Bossons, comme Louis Lachenal. Conquérant de l'inutile, Pierre Leroux conquiert le Makalu (1955) et le Jannu (1959) dans le cadre des grandes expéditions nationales de l'après-guerre conduites par Jean Franco. Ce n'est qu'une partie de sa vie. Avant même de le suivre dans les aléas de son métier, on lira avec profit son témoignage sur la vie d'un ouvrier avant-guerre dans Paris et sa banlieue, ou sur les conditions de l'existence quotidienne dans la France occupée.

Pierre Leroux fut un grand guide entièrement dévoué à son métier. La substance de son autobiographie, c'est l'expérience de 1 500 courses en tête de cordée, avec la responsabilité d'un ou de plusieurs clients. Il faut entrer dans le détail de sa liste de courses, le détail quantitatif et qualitatif, pour prendre la mesure de cet homme et de sa carrière brutalement interrompue par une avalanche dans un vallon du Queyras (24 mars

1977), lors d'une sortie de routine.

Pierre Leroux fit 47 fois le mont Blanc ; 44 fois le Grépon ; 51 fois le Peigne ; 21 fois l'aiguille Verte ; 40 fois les arêtes de Rochefort ; 9 fois la face nord de Bionnassay ; 32 fois le mont Blanc du Tacul ; 38 fois l'aiguille du Chardonnet ; 18 fois les Grands Charmoz ; 30 fois la dent du Géant ; 8 fois le mont Maudit ; 7 fois le mont Rose ; 18 fois les tours du Vajolet (Dolomites) ; 6 fois les aiguilles du Diable ; 31 fois les Pèlerins ; 3 fois les Grandes Jorasses ; 3 fois les Droites ; 4 fois les Drus ; 3 fois la Meije ; 5 fois le Grand Paradis ; 51 fois la face sud de l'aiguille du Midi ; 51 fois l'arête des Cosmiques ; 3 fois l'arête sud de l'aiguille Noire de Peuterey ; ou encore 19 fois le grand raid à skis Chamonix-Zermatt. Leroux : une carrière de guide bien remplie et menée à son terme, cela représente en vérité une incroyable variété d'aventures.

À 55 ans, gravement blessé dans cette avalanche de printemps où deux de ses clients perdent la vie, Leroux abandonne un métier dont il a décrit tous les aspects dans un ouvrage tardif et d'autant plus précieux. Je le recommande à tous mes amis, guides ou non. Coécrit avec Anne Sauvy, un livre essentiel sur un beau métier et sur l'alpinisme de l'après-guerre.

Gilles Modica

Gilles Modica

Prix Jo Fauchère – Guide de montagne (Dixième rencontre internationale du livre de montagne Arolla) 2015

Pour Gilles Modica, portraitiste fervent des amoureux de la montagne, l'alpinisme est davantage qu'une affaire de cordée : c'est une aventure humaine où la voie est celle de l'amitié avec, au sommet, des souvenirs indélébiles transmis par les livres. Les siens sont imprégnés des beautés de l'altitude et des saveurs du risque. Il est l'historien passionné du Groupe de haute montagne né dans les suites de la Grande Guerre, quand une poignée de

grimpeurs animés d'un « art de vivre et de grimper » se sont rassemblés sur le fondement de la performance, de l'éthique, et de l'amitié.

Dernier ouvrage paru : *Haute Montagne – Les plus grands noms de l'alpinisme – 100 ans d'histoire avec le GHM* (Éditions du Mont-Blanc, 2019).

1994

LES HAUTS LIEUX Michel Desorbay

Éditions de Belledonne, 1994
Grand Prix du livre de montagne de Passy 1995

Trente-cinq ans séparent la parution des deux premiers romans de Michel Desorbay, *Les Hauts Lieux* (1994) et *La Paroi* (1959), sur lequel Michel Ballerini avait écrit deux pages élogieuses dans *Le roman de montagne en France* en 1973 : « Le meilleur roman de montagnes exotiques, car il est le reflet exact d'une expérience humaine dans un univers unique et l'une comme l'autre sont remarquables de vérité en même temps que de simplicité et de chaleur. »

Il ne fait aucun doute que sa participation à l'expédition de Bernard Pierre au Nun-Kun en 1953 a permis à Michel Desorbay de donner à *La Paroi* ce ton de vérité, même si les protagonistes et les événements sont totalement différents. Par ailleurs, l'auteur n'avait pas apprécié certains commentaires gentiment moqueurs de Bernard Pierre sur le soin extrême que ce « benjamin de l'équipe » accordait à son apparence physique même aux plus hautes altitudes. Car c'était un homme sérieux, ce que son chef d'équipe avait bien remarqué puisqu'il concluait ainsi sa description : « Il abat sans se presser un travail considérable. On peut compter sur lui. » Il est vrai que

Michel Desorbay avait souvent l'air grave sur les photos – c'est d'ailleurs le seul qui ne sourit pas sur le cliché de groupe de l'expédition, et qui semble regarder au-delà de l'objectif de l'appareil. Chez lui, le sourire était souvent intérieur, mais l'élégance toujours de mise – et c'est un compliment. Sur la base de brefs tableaux évoquant une ascension imaginaire, *La Paroi* propose un magnifique témoignage humain, qui n'est pas uniquement centré sur les alpinistes, car il se dégage aussi de ce roman un grand respect pour les sherpas et leur sagesse. *La Paroi* avait clos une décennie d'intense activité montagnarde et littéraire pour Michel Desorbay, puisque ses voyages avaient donné naissance à *Spitzberg*, un excellent récit d'expédition à ski (1953), puis à *Visage de l'Inde* (1955) qui traitait des semaines ayant précédé l'expédition au Nun-Kun, et enfin à *La Paroi*, roman peut-être aussi écrit pour exorciser le souvenir de l'avalanche qui avait failli lui coûter la vie, car celui-ci se termine sur l'idée d'un retour à la montagne.

Quoi qu'il en soit, silence littéraire de trente-cinq ans donc, pendant lequel, après son mariage avec Andrée et la naissance de leur fils Gilles en 1960, Michel Desorbay s'est consacré à sa famille et à sa vie professionnelle, tout en œuvrant au sein de l'Association des amis de Kuru Kshetr Mandal de Brahmapuri, association qu'Andrée et lui avaient créée pour venir en aide aux lépreux, et en apportant son soutien bénévole aux sans-abri de Lyon. La parution – sans doute inattendue – des *Hauts Lieux* en 1994 fut immédiatement couronnée de succès et récompensée de trois prix littéraires, dont celui du Salon de Passy. *Les Pierres d'angle* suivirent en 2001, romans tous deux inspirés par la Meije et publiés aux Éditions de Belledonne.

J'ai écrit ailleurs la « grande claque » que j'ai prise en ouvrant *Les Hauts Lieux*, au bord du lac de Passy, face au mont

Blanc : « Montagne. Pierre exhausée [...] Citadelle. Tables verticales de la loi, gravées des deux forces qui font et défont le monde, pesanteur qui épand, dispose l'assise et élan qui aiguise. Elles dessinent l'homme aussi. »

Une œuvre d'emblée exigeante donc, indéniablement. Or, Michel Desorbay se décrivait volontiers comme « un primaire », puisqu'il n'avait pas fait de longues études. Il plaçait pourtant la barre très haut en mettant ses pas dans ceux de modèles littéraires tels qu'Antoine de Saint-Exupéry – dont des échos de *Citadelle* et de *Terre des hommes* transparaissent dans l'extrait ci-dessus –, André Malraux – dont il a transposé un épisode de *La Condition humaine* dans *La Paroi* –, ou Georges Sonnier, qui avait aussi chanté la Meije avant lui. Contrairement à d'autres auteurs, l'écriture ne lui venait pas facilement, et *Les Hauts Lieux* est le fruit de plusieurs années de travail – un long mûrissement intérieur sur la base de son expérience montagnarde dans le massif de l'Oisans après la Seconde Guerre mondiale. À la fois par un trait de sa personnalité – une attention aux détails que Bernard Pierre avait remarquée lors de l'expédition au Nun-Kun – et sans doute pour compenser son manque de scolarité, Michel Desorbay avait adopté une approche perfectionniste : il travaillait et retravaillait ses phrases, ses paragraphes, les reprenait, les ciselait, afin de toujours aller à l'essentiel, puis les polissait et les repolissait afin d'en obtenir la plus grande musicalité, la plus grande poésie. Un exemple, parmi de nombreux autres :

« Les choses se produisent – de même que la vie engendre les hommes – selon des mécanismes étranges [...] Ainsi se font les chemins. Leur trace à peine creusée, comblée, effacée, chaque pas nouveau étant germe posé. Pris isolément aucun point n'a de sens mais la ligne tirée, elle, que dit-elle ? »

L'Himalaya a inspiré de nombreux auteurs et, par-delà *La Paroi*, Michel Desorbay est l'un de ceux/celles qui ont le mieux intégré la sagesse orientale à son écriture, en particulier dans *Les Hauts Lieux*. Et ce, non seulement parce que, pour lui, la Meije est une montagne sacrée – « montagne mère » au « Doigt de Dieu pointé vers le soleil », « axe d'une terre indiciblement aimante » – ou qu'il compare les vibrations de la cloche de l'église de Saint-Christophe-en-Oisans à « une prière indienne », mais parce qu'il dépasse les dichotomies occidentales traditionnelles – celui/celle qui va en montagne subit une transformation en retour : « Les traces laissées dans cette montagne et celles que la montagne avait laissées en lui étaient si fortes qu'il ne savait à son tour comment les dire. » Dans le peu de mots qu'échangent les personnages et dans les silences – cette difficulté de *dire* le vécu personnel –, bien des choses restent en suspens, mais ce non-dit est partagé et compréhension mutuels d'un espace et d'une expérience qui les lient intimement. En revanche, Michel Desorbay, au terme d'une longue décantation, arrive à *écrire* et à *décrire* ce regard intérieur, à restituer par ses méditations sur le paysage, à la fois, les traces de ce vécu et toute « l'ambiance » – les sons, la lumière – qui l'accompagnait. Cette lente distillation lui permet de dégager ce qu'il y a d'essentiel dans les choses : son attention aux détails ouvre les portes de la perception et nous encourage à prendre le temps de nous arrêter pour regarder, et ainsi de déchiffrer des messages qui peuvent nous aider à mieux vivre. Autre exemple, parmi tant d'autres : « Le saut du torrent dans la gorge entaillée, les reflets de cuivre de ses rochers lustrés, la perfection du vieux pont loin en dessous, les feuilles dans le vent, la neige là-haut dans les nuages de midi étaient les mots heureux d'un langage, il suffisait de le recueillir pour le

comprendre.»

Avant de rentrer à Calgary, j'étais allé voir Michel à l'hôpital quelques semaines avant son décès en octobre 2016. Que se dire dans ces moments-là, que l'on sait être les derniers à partager? J'avais donc choisi de lui lire quelques extraits de *Meije* de Georges Sonnier: «L'œuvre une fois accomplie se détache de celui qui l'a conçue et se met à vivre, loin de lui, de sa vie propre [...]» En tournant la page, j'avais levé les yeux et croisé les siens – un grand sourire illuminait son visage, avant que le masque de la douleur ne revienne bientôt l'effacer.

Les titres des romans de Michel Desorbay – *La Paroi*, *Les Hauts Lieux* et *Les Pierres d'angle* – sont autant de symboles d'une œuvre qui résistera à l'épreuve du temps, et dont *Les Hauts Lieux* est le pilier central.

Gilles Mossière

Gilles Mossière

Professeur à l'université Mount Royal de Calgary, Gilles Mossière n'est pas seulement le plus canadien des Hauts-Savoyards nés à Lyon, il est l'un des meilleurs connaisseurs de la littérature de montagne française et anglo-saxonne. Cette double culture lui a permis de traduire des textes emblématiques inspirés des «hauts plateaux» du monde. Ami fidèle des belles lettres, il a lancé des ponts de livres entre le Canada et la France, et a donné aux auteurs et à leurs œuvres, une audience internationale.

Dernier ouvrage traduit: *25 Poèmes de Hockey de Richard Harrison* (Wolsak and Wynn Publishers, 2019)

 1997

J'HABITE AU PARADIS

Chantal Mauduit

Lattès, 1997

Il y a des livres qui vous suivent toute une vie et que vous avez plaisir à retrouver comme de vieux compagnons de cordée. *J'habite au paradis* est de ceux-ci. Je me souviens comme si c'était hier de ma rencontre avec Chantal Mauduit. Non pas une rencontre réelle car je n'ai jamais eu l'occasion de lui dire ma gratitude, mais une rencontre par les mots, ce qui est tout aussi essentiel.

J'avais 22 ans, j'aimais la poésie, j'avais vécu un drame familial et je ne pensais qu'à grimper.

Jusque-là, je dois avouer que j'avais été peu sensible à la prose des alpinistes, hormis à celle de Rébuffat et de Livanos. Difficile pour moi de me reconnaître dans des récits trop souvent plombés par un esprit de sérieux et une rhétorique guerrière. Dans le livre de Chantal Mauduit, c'était tout le contraire! Dès les premières phrases, j'ai été conquise par cette femme fantasque dont la vitalité contagieuse venait terrasser mes doutes et mes atermoiements. Elle semblait suivre librement son cœur et il émanait de ses récits une légèreté qui n'était pas exempte de fêlures.

Ses mots m'ont aidée à tracer ma propre voie. En la lisant, je vis s'ouvrir la possibilité d'une existence de liberté et de poésie qui ne s'opposait pas à l'entraînement et aux compétences techniques nécessaires à la pratique de la montagne.

Ainsi, il était possible et même essentiel de taguer des poèmes sur sa tente! De photographier le vent! De préparer ses crampons à la dernière minute, mais de choisir avec un soin scrupuleux ses compagnons de papier, les poètes dont le

verbe réchaufferait le cœur dans la tempête.

Combien de fois ai-je pensé à cette grande sœur d'âme qui récitait les phrases aimées comme des mantras en s'élevant pas à pas vers un sommet. Une femme qui encourageait ses orteils sur le flanc des géants himalayens et se réjouissait d'avoir pour voisine de tente une petite souris grise. Une alpiniste pour laquelle une ascension était une expérience totale, mystique, et qui s'agenouillait pour remercier en arrivant à la cime. Son livre m'a suggéré que la vie même était un voyage, une ascension intérieure autant que physique, et qu'il valait toujours mieux céder à la curiosité qu'à la peur. Je réalise aujourd'hui combien cette vagabonde céleste, par sa folie souriante et son caractère impétueux, a dû paraître suspecte aux montagnards renfrognés qui considéraient le grand alpinisme comme une affaire de stratégie, d'horaires et de conquête. On aurait tort pourtant de penser que Chantal Mauduit n'était qu'un être fantaisiste et éthéré. C'était une alpiniste hors norme et une femme engagée, marraine d'un jeune Népalais, et qui s'indignait du sort infligé aux réfugiés tibétains.

Elle n'avait pas choisi le titre de son livre que je vis comme un présage funeste quelques mois après sa parution. Une coulée de neige souffla la vie de celle qui « se parfumait à faire tomber les avalanches... », celle qui citait, « par amour des mots, du beau », ce poème tibétain quelques mètres avant la cime du K2 qu'elle appelait « Chogori », son nom véritable :

« À l'âge où j'étais petit poisson, je n'ai pas été pris, comme grand poisson,

les nasses, personne ne m'a dompté,
aujourd'hui, je vagabonde dans l'océan immense... »

Ce livre, *J'habite au paradis*, qu'il serait urgent de rééditer, conjugué à la mémoire de ceux qui l'ont admirée et aimée, à

l'instar de ses proches et d'André Velter, continue de faire vivre cette femme incandescente dont le regard habité pétillait de cette étincelle nourrie par la foi et l'enchantement.

Stéphanie Bodet

Stéphanie Bodet

Prix du livre de montagne des Diablerets 2017

Stéphanie Bodet n'a pas remporté la Coupe du monde d'escalade par hasard. Elle est douée pour la grimpe. Elle l'est pour s'élever à la verticale d'elle-même et s'échapper ainsi du monde apathique et convenu qui est le nôtre. Par la virtuosité de son corps se jouant des parois les plus raides, par la souplesse d'un style qui fait glisser les phrases, elle nous invite à rêver face aux paysages merveilleux qu'elle nous fait découvrir. Ses mots ne se laissent pas encorder. Ils nous poussent sur les chemins de la liberté. Ils nous aident à mieux vivre dans un espace de confiance et de solidarité. Idéaliste par principe, lucide par instinct, Stéphanie Bodet est avant tout disponible aux autres, pour transmettre son bonheur de grimper et de vivre, dans le respect de ce qui l'entoure.

Mesurant la futilité de la notoriété, elle fait la trace dans la réalité, loin des certitudes et des illusions. Et cela fait du bien.

Dernier ouvrage paru : *Habiter le monde* (Gallimard, 2019).

2002

ROUGE NEIGE

Henri Agresti

Éditions Major, 2002

Rouge Neige est un manifeste pour une certaine vision de la montagne. S'inscrivant dans une fidélité aux valeurs incarnées par Gaston Rébuffat, Georges Livanos ou Walter Bonatti, mon père, Henri Agresti, a regroupé dans cet opuscule les textes

importants de son parcours d'alpiniste, d'explorateur (Afghanistan, Sahara, Alaska notamment), de guide et de linguiste passionné de langues rares. D'ailleurs, depuis quelques années – et sur ses deniers –, il a entrepris un projet original intitulé « L'arbre aux langues » traduisant le même conte valdôtain dans une variété de langues menacées : le touareg, le basque, le catalan, le franco-provençal, le breton, le titsch et le toïtschu qui sont des dialectes allemands (Walser) vivaces dans des villages du Val d'Aoste et d'autres langues encore...

Mais pour revenir à *Rouge Neige*, il faut dire que ce petit livre symbolise une démarche essentielle pour lui : dénoncer les évolutions d'une montagne de consommation et d'une communauté montagnarde, et particulièrement les guides, qui aurait perdu le sens de la responsabilité ancestrale d'une vie sobre et respectueuse de la nature, souvent oubliée de la question de la responsabilité individuelle et collective face aux grands changements. La massification touristique et la marchandisation de la montagne, comme d'autres environnements d'ailleurs, heurtent une certaine vision de la montagne que mes parents ont cherché à incarner dans l'aventure d'une vie. Avec ma mère, Isabelle, ils ont écrit de belles pages d'un alpinisme heureux, frugal et engagé, dans le souci de transmettre par l'écriture et le film leurs aventures discrètes au bout du monde. Mes parents se sont rencontrés sur les bancs de l'université à Aix-en-Provence. Ils étaient membres actifs du GUMS (le Groupe universitaire de montagne et de ski), et les premières escalades dans les calanques et Sainte-Victoire, puis à Chamonix et dans le Sahara scellent une cordée inoxydable qui va traverser les années. De nombreuses épopees souvent racontées avec la verve paternelle...

À cet égard, leurs deux expéditions en Afghanistan, en 1966 d'abord avec une équipe d'alpinistes polonais, puis en 1968 avec

mon oncle Lucien, son épouse Renée et Yves Dominoni, un ami, apparaissent comme un absolu et la forme la plus libre du voyage à travers un monde encore ouvert. En 1966, mes parents atteindront l'antécime du Noshaq à 7 400 mètres d'altitude en cordée alpine, sans aide ni oxygène. Ma mère avait 23 ans et devenait pour un temps la « femme la plus haute du monde ». Le reste de l'équipe polonaise vivra une aventure incroyable avec Jean Bourgeois, un alpiniste belge, membre de l'expédition qui survivra à une descente solitaire rocambolesque et aux limites ultimes de la survie. En 1968, les voilà repartis avec deux 4L (offertes par Renault pour « *Les routes du monde* ») afin de relier Nice à Kaboul, puis remonter la vallée de l'Hindou Kouch et explorer la région du Wakhan entre Pakistan, URSS et Chine. L'objectif est de gravir des sommets vierges de plus de 6 000 mètres, de vivre des semaines en altitude en autonomie, sans assistance ni secours possible, et de rencontrer le peuple afghan avant l'invasion russe (et bien avant la mort de Massoud, le 11 septembre 2001 et la guerre contre le terrorisme...). De cette forme ultime et rêvée de voyage et d'exploration d'un monde « d'avant », ils rapporteront un film en 16 mm assez extraordinaire et un petit livre, *Montagnes arides du Wakhan*. L'imaginaire de Marco Polo et Joseph Kessel alimente leur chronique.

Après l'Afghanistan, ce seront les Alpes, le Sahara encore, l'Amérique du Nord avec une expédition extrême en Alaska en 1976 lors de laquelle ils graviront avec une équipe française le mont Foraker par une longue arête de 7 kilomètres qui nécessitera 40 jours d'ascension harassante. Cet exploit, qui n'a toujours pas été répété, s'inscrit dans la lignée d'un grand alpinisme difficile et exposé. Sur cette longue arête, la vie ne tient qu'à un fil...

Enfant, j'ai vécu l'attente du retour « d'expé », les

randonnées, les bivouacs, les escalades, la vie de bohème sur de nombreuses montagnes. Car, de toutes ces expériences, il reste cet esprit nomade et cet engagement pour la montagne. Pour mon père, qui est guide et a aussi été professeur à l'École nationale de ski et d'alpinisme, comment faire entendre sa voix dans un univers codifié et parfois étriqué? L'esprit de vallée n'est pas toujours propice à l'ouverture sur le monde et, venant d'ailleurs, sa parole a pu déranger car elle remettait en question des idées reçues, des certitudes. À l'Ensa, il a payé sa liberté de parole en se faisant débarquer de son rôle de professeur-guide, et rares furent ceux qui témoignèrent d'un esprit de solidarité lors de cette mise à l'écart. Cette âpreté et cette rudesse entre gens de montagne constituent aussi le revers d'une médaille que l'on cherche trop souvent à polir. Ce décalage entre l'image héroïque des guides véhiculée depuis deux siècles vers le grand public et la réalité d'une profession plus contrastée est une souffrance et une colère. En tant que couple et cordée, mes parents ont cherché à tracer leur voie au mieux et à partager par la parole, l'écriture, la photo et le film leurs diverses aventures en résonance avec les variations et les mouvements de ces époques. La particularité de *Rouge Neige* n'est donc pas de raconter des expéditions ou des ascensions par le menu, mais de témoigner d'un regard et d'une certaine philosophie de la montagne qui s'est transformée progressivement avec les grandes évolutions de notre monde. Mais je recommande aussi de voir leurs films sur l'Afghanistan et l'Alaska, qui désormais constituent des témoignages ethnologiques.

Blaise Agresti

Blaise Agresti

Grand Prix du livre de montagne de Passy 2007

Longtemps patron charismatique du Peloton de gendarmerie de haute montagne, Blaise Agresti a dirigé des missions de secours qui l'ont amené à s'interroger sur la fragilité de la vie et sur la responsabilité de ceux qui pratiquent des sports de montagne. Confronté aux drames à répétition, à la douleur des familles, au voyeurisme de l'opinion, il a vécu une aventure humaine hors du commun où l'engagement collectif de ses troupes, la solidarité des professionnels et l'évolution des dispositifs de sécurité n'excluent pas de militer pour sensibiliser alpinistes, skieurs et randonneurs aux risques qu'ils encourent quand ils se livrent à de belles mais inutiles imprudences.

Derniers ouvrages parus : *In extremis* (Guérin, 2012) ; *Une histoire du secours en montagne* (Glénat, 2018).

2003

LA MONTAGNE VOLANTE

Christoph Ransmayr

Albin Michel, 2008,
pour l'édition en langue française, traduite par Bernard Kreiss

J'ai lu, vu mes différentes fonctions et mes affinités, un tas de romans sur la montagne. Il y en a des nuls, il y en a des géniaux, c'est comme ça dans tous les domaines. Là, dès que Michel Moriceau me l'a proposé, j'ai eu envie de parler du roman de Christoph Ransmayr, *La Montagne volante*, paru en français en 2008 (déjà !) dans une traduction de Bernard Kreiss.

Ransmayr est un écrivain autrichien dont je ne connais pas grand-chose, hormis qu'il a reçu pas mal de prix, et le seul livre que j'ai lu de lui auparavant est *Les Effrois de la glace et des ténèbres*, racontant l'expédition de Julius von Payer à la

terre François-Joseph, un des coins les plus perdus du monde. Très beau livre au passage.

Ransmayr n'est pas un écrivain voyageur, même si, comme nous tous, il a voyagé. Il raconte des histoires vraies et passées (comme dans *Les Effrois*) ou inventées et contemporaines (comme dans *La Montagne volante*).

Le sujet du livre ? Une expédition au Tibet menée par deux frères irlandais pour conquérir un sommet nommé Phur-Ri : la montagne volante. Je ne vais pas raconter les détails d'une histoire foisonnante, mêlant mythes tibétains, récits d'ascension et autres choses plus contemporaines. Je dois simplement dire qu'il m'a inspiré, même s'il n'était pas le seul, un texte publié dans *L'Alpe* : « Déplacer les montagnes ? » Ce que raconte Ransmayr, aussi bien que des universitaires, c'est que les montagnes tibétaines sont imprégnées de bouddhisme. Or le bouddhisme vient de l'Inde lointaine, où il a pratiquement disparu. Les montagnes tibétaines (mais c'est aussi le cas au Japon ou en Chine) ont eu besoin de prouver leur authenticité. Elles sont donc venues par les airs depuis les lieux sacrés du bouddhisme en Inde, mais peut-être ont-elles la nostalgie de leur origine... Les chörtens sont autant de clous qui les empêchent de revenir en Inde !

Il y a autre chose de très intéressant dans le roman de Ransmayr : son texte est écrit en vers libres, disons mi-roman, mi-poésie. Ne vous inquiétez pas, cela se lit très agréablement, sans aucune gêne, mais c'est très original, et absolument magnifique. Une remarque pour finir : je crois sincèrement, j'espère que mes nombreux amis alpinistes ou éditeurs de montagne ne m'en voudront pas, que les meilleurs livres sur la montagne sont écrits par des écrivains qui ne sont pas qu'alpinistes, voire pas du tout, et qui en tout cas ont écrit sur

d'autres sujets. Malheureusement, ces ouvrages échappent la plupart des temps aux amateurs de livres de montagne, parce qu'ils ne sont pas publiés chez les éditeurs qu'ils connaissent bien, mais chez des soi-disant « grands éditeurs ». Donc, paradoxalement, publier un livre sur la montagne chez un « grand éditeur » est en fait un handicap par rapport au premier public concerné.

Sylvain Jouty

SYLVAIN JOUTY

Grand Prix du Salon du livre de montagne de Passy 2001 – King Albert One Mountain Award 2012

Aucun sujet ne lui échappe. Sylvain Jouty est présent à toutes les rubriques de la littérature de montagne. Romancier largement récompensé, observateur des glaciers, historien de l'alpinisme, encyclopédiste des Alpes, il est un repère et son œuvre est un cairn où chacun de ses livres témoigne d'une épopée, d'un destin, d'une méditation sur la montagne et la mémoire de la planète. Apôtre de l'alpinisme et de la randonnée, il défend une pratique « facile et prudente » de la montagne, préférant la culture au spectacle. Par ses rencontres, ses voyages, ses réflexions, il a mesuré combien ces hauts sommets sont à la fois, les espaces de tous les dangers, et des lieux de méditation où « l'odeur de l'altitude » est celle du risque et de l'imaginaire. Car tout sommet est un but et une fin au-delà desquels il n'y a plus rien, ou bien alors la mort.

Parmi les derniers ouvrages parus : *Glaciers, mémoire de la planète*, avec Sylvain Coutterand (Hoëbeke, 2009).

2005

DOCTEUR VERTICAL Emmanuel Cauchy

Glénat, 2005

Tout est dit dans son surnom : « Docteur Vertical ». Il y a le médecin, évidemment, mais aussi la verticalité de la paroi, celle qui ne plaisante pas, qui s'étend au-dessus de nos têtes, nous enthousiasme ou nous inquiète. Et, puisqu'il est les deux, Manu, à la fois docteur et vertical, c'est qu'il maîtrise l'un et l'autre. Chapeau !

Je vois aussi dans ce surnom, deux aspects indissociables du personnage : le sérieux et le facétieux. Qui ne l'a pas vu s'appliquer, au cœur du mauvais temps, à nettoyer une plaie avec autant de délicatesse et d'attention que s'il était dans un hôpital n'a pas imaginé combien, pour lui, chaque geste comptait, était mesuré, consciencieux. Mais qui n'a pas partagé les improbables cocktails qu'il improvisait avec les restes du bord pour fêter une belle navigation ou une belle ascension, qui n'a pas croisé son œil rieur, ses blagues, n'a rien goûté du personnage. Ce « vertical » est un pied de nez, une manière de ne pas se prendre au sérieux, de faire croire que ce qu'il fait est facile. Mais n'est-ce pas justement la marque des grands ?

Dans les aventures qu'il a racontées dans ses livres, on mesure l'un et l'autre de ces aspects. D'un côté, on trouve les sauvetages incroyablement engagés, où il ne s'attarde pas sur les dangers qu'il court lui-même. De l'autre, il se moque gentiment des alpinistes au petit pied, ceux qui appellent au secours pour un rien.

S'il manque une dimension au portrait en filigrane tracé

par ses récits, c'est celle du chercheur et de l'entrepreneur. Manu, dès le début de sa carrière d'urgentiste de montagne, s'est posé la question de la délocalisation des premiers soins dans la paroi, au plus près des blessés. Nombre d'alpinistes doivent la vie à ce concept. Mais sa réflexion ne s'est pas arrêtée là. Lui, l'homme des expéditions, a vu l'intérêt de la gestion à distance des problèmes médicaux, lorsque l'on est trop loin ou trop haut pour faire intervenir qui que ce soit. Ce fut la naissance d'Ifremmont qui permet de préparer et d'assister par télé-médecine les aventuriers.

Si nous lui sommes reconnaissants de cette initiative, pour ma part, ce que je retiendrais avant tout, c'est l'amoureux de la vie et son grand sourire...

Isabelle Autissier

Isabelle Autissier

Prix du Pays du Mont-Blanc 2008 – Prix Version Femina 2019

Après avoir arrêté la course au large en solitaire, Isabelle Autissier a mis cap au sud en embarquant tour à tour écrivain, alpiniste, médecin pour explorer les montagnes émergeant des mers froides, témoigner des excès menaçant les détroits du Grand Nord, et protéger ce qu'il y a encore de sauvage dans ce monde frivole et déraisonnable. À l'escale, entre deux expéditions, Isabelle Autissier poursuit une œuvre littéraire vivifiante, véritable « tour du monde à la plume » où souffle le vent de l'aventure, de la passion et du talent.

Dernier ouvrage paru : *Oublier Klara* (Stock, 2019).

2009

LE POIDS DU PAPILLON**Erri De Luca**

Gallimard, 2009, pour l'édition en langue française
traduite par Danièle Valin

La montagne d'Erri De Luca est foisonnante, élémentaire, tragique. Un monde de grâce brute et de mystère, contenu entre les ailes d'un papillon. Il y a cette manière qu'a la terre de s'em mêler au ciel, qu'ont les nuages de rouler, la foudre d'attaquer la roche, la neige de pousser les chamois à se pelotonner dans les replis, à courir au-dessus des précipices, surtout l'un d'eux, le roi. Il y a l'homme aussi, qui braque le fusil, avec cette odeur qui annonce la mort.

Le livre tient dans une poche. Je l'avais lu à la cabane de Sestrières, au bon soleil d'un après-midi d'août, avant que l'orage ne vienne. Les crêtes étaient encore claires. J'imaginai le roi des chamois toiser la vallée depuis son promontoire. Alerte, accompli, pris dans le grand cycle au milieu des étagnes. Rares sont les livres qui donnent aux bêtes sauvages l'étoffe de héros, qui parlent d'une montagne faite de peuples à poils et à plumes, de clans, d'alliés et de frères de sang. D'une montagne où la mort est aussi naturelle que la montée de sève des arbres au printemps ou la venue de la neige. Il faut se méfier des petits livres. Leurs mots passent en vous comme l'éclair, et vous métamorphosent sans que vous n'ayez rien vu venir. Du temps, ils ne vous en laissent pas, ils foudroient. C'est ce qui m'est arrivé quand j'ai lu *Le Poids du papillon*. Et peut-être l'ai-je oublié pendant quelques années pour cette raison. Un jour pourtant je retrouvais le livre dans ma bibliothèque. Je l'ouvris. Je retournais dans une cabane restée sous la neige pendant un hiver sans fin. Elle était intacte. Blanche et

muette à l'extérieur, vibrante à l'intérieur, avec le crépitement des mots. Les bons livres de montagne vous installent au coin du feu.

C'est une cabane comme celle-là, habituée aux enfouissements, qu'habite le braconnier imaginé par Erri De Luca. Un solitaire sculpté par la montagne. J'en ai souvent rencontré des gens comme lui, des montagnards qui parlent davantage avec le vent ou la roche qu'avec leurs semblables. Aussi nouveaux que des arbres, taciturnes et sublimes. De la montagne, ils ne disent rien. Ce qu'ils vous disent, ce sont des mots lourds comme les pierres, des mots qui vous font vaciller. Ces gens des hauteurs ne discutent pas. Ils passent une vie entière à scruter, à courir les pentes. La montagne, ils l'ont en eux. Un torrent bouillonnant dans leurs veines. Pas besoin d'y grimper. Ce braconnier, il grimpe pourtant. D'alpinisme il ne fait pas. À d'autres. C'est pour les bêtes qu'il grimpe. Car la montagne est pour lui pourvoyeuse de bêtes plus que de frissons.

Cet homme-là, il prend le vent à revers, il se cache sur une vire, il attend, il attend le moment. Le moment pour surprendre. Il a tué 300 chamois. Les entrailles aux corbeaux et les chamois, il les charge sur ses épaules jusqu'en bas. Et puis il y a cette femme qui survient, qui veut savoir. Sa vie, tout. Il y a ce jour de novembre. Un tournant, pour l'homme et pour la bête. L'homme se met à penser que « la matière environnante est composée de vie précédente et expirée, que dans les nuages passe le souffle humide des bêtes qu'il avait abattues, et d'ancêtres d'hommes, que leur poussière et leurs cendres sont les engrais du sol qui le porte ». On pourrait croire que la montagne l'a hissé au-dessus de sa condition. Qu'il pense comme une montagne. Mais non ! Erri De Luca nous interdit cette piste. J'aurais voulu que l'homme comprenne. Sa vie si

rude aurait-elle été vaine ? La dimension spirituelle se joue ailleurs.

Dans le duel. L'homme et la bête. Vingt ans qu'ils s'observent. Version alpine de Moby Dick. L'obstination de l'homme. La puissance tragique de la bête, d'une bête terrible qui s'est imposée à son clan par le tranchant de ses cornes, ses cornes rainurées qui sont désormais le refuge d'un papillon. « Il avait fait ce que voulait la vie. » Il pouvait devenir un chamois-papillon, l'improbable alliance du poids et de la légèreté. C'est arrivé ce jour de novembre. Il y a eu ce ramassement du temps, la convergence des trajectoires ennemies, celle des rois rivaux, l'homme et la bête. En peignant cette lutte, il m'a semblé alors qu'Erri De Luca réveillait une pensée antique, héraclitéenne, tragique, vivifiée. Ce que j'aime dans la montagne. Il y a toujours un combat qui est aussi une grande paix. Pas de paix plus profonde. Quand j'ai refermé le livre, la porte du livre, j'ai senti le souffle de cette pensée me parcourir comme un vent familier. Un vent qui vous fait sentir chez vous. L'homme rejoint le chamois-papillon emporté par l'insoutenable légèreté. Il ne dit rien de ce secret qu'il a surpris. Il se laisse faire. Comme moi avec ce livre aussi compact qu'un poing, aussi mince qu'une aile poudrée. Un livre à ouvrir pour faire surgir ce vent qui « efface les traces, emporte les odeurs et rend la pureté à la terre ».

Caroline Audibert

Caroline Audibert

Prix de l'essai 30 Millions d'amis 2019

Caroline Audibert a 30 millions d'amis, lauréate du prix littéraire décerné chez Drouant, comme un Goncourt, et reçu des mains de Joël Dicker et Michel Houellebecq : voilà qui a dû charmer la

« fiancée du Mercantour » et donner à ses alliés, les loups, une place qui leur est contestée. En tout cas, elle a élaboré la carte idéale pour arpenter un territoire, celui d'une France sauvage en plein bouleversement.

De son œil de philosophe, elle observe les répercussions du retour des loups, longtemps disparus, sur les terres habitées par les gens de la montagne. Elle enquête, chemin faisant, sur les sentes étroites au bout des Alpes, sur les alpages en pleine métamorphose, dans les vallées oubliées. Elle étudie le rapport des prédateurs et des hommes, l'âpre négociation de leur environnement commun. Elle décrit sans juger, écoute les mots des hommes, les murmures et les cris qui percent le silence des grands espaces. Prônant une pensée du respect autant qu'une transformation des valeurs, elle interroge la part de sauvage dans l'aventure animale et humaine... avant de se glisser dans la peau d'un loup, dans son premier roman, *Nés de la nuit*.

Derniers ouvrages parus : *Des loups et des hommes* (Plon, 2018) ; *Nés de la nuit* (Plon, 2020).

2014

LIBRES COMME L'AIR

Bernadette McDonald

Nevicata, 2014 - Du rideau de fer aux neiges de l'himalaya

Libres comme l'air, c'est le titre (en français) de *Freedom Climbers*, un livre d'une Canadienne sur la génération surdouée de l'alpinisme polonais dans les années 1970-1980. Une drôle de décennie qui a vu se bousculer des inconnus venus de l'Est sur les sommets himalayens, avant d'y mourir un par un comme dans une tragédie grecque. Une densité rare dans l'histoire de la montagne et des héros en pagaille. Des ascensionnistes sortis des plaines minières et des cités ouvrières polonaises, se croisant tous comme dans un roman peu cré-

dible. Sauf que tout est vrai. Les Rutkiewicz, Kukuczka, Kurtyka, Wielicki et autres ont formé, en dépit de leurs individualités, une folle équipe, lancée à la conquête des éminences de la planète. Pourquoi tous au même moment ? À cause de l'époque politique et de ce qu'elle supposait d'affranchissement à la verticale, interprète Bernadette McDonald qui a regardé tout cela avec sa lorgnette nord-américaine. Cela relève peut-être d'un fantasme occidental, mais j'aime l'idée que les grands alpinistes perdent le contrôle de leur biographie, qu'on entende dans les livres qui leur sont consacrés l'admiration de ceux qui les regardent s'acharner. Les protagonistes ne sont pas toujours les mieux placés pour raconter leurs ascensions et leurs misères. Les exploits qui passent à la postérité appartiennent à tous ceux qui veulent s'en emparer. Ils deviennent une matière littéraire, un mythe. Ils prennent définitivement de l'altitude. Cela évite les petites mesquineries de vallées. La littérature de montagne, cela ne peut se cantonner à éditer des récits-témoignages.

Cédric Gras

Cédric Gras

Lauréat de la fondation Marcel Bleustein-Blanchet pour la vocation et de la Société de géographie – Grand Prix du livre de montagne de Passy 2020

Géographe et alpiniste, homme d'aventures et d'engagement, Cédric Gras est le témoin de la vie dans un pays démesuré et malmené par l'histoire. Son territoire est la Russie, dont il arpente l'immensité glacée dans toutes ses dimensions avec en permanence « *L'Hiver aux trousses* ». Compagnon de route de Sylvain Tesson dans son passage de la Bérézina, il a sauté du side-car pour rejoindre les bannettes d'un brise-glace ravitaillant en Antarctique les bases d'un empire éclaté.

Ses récits, qui relèvent à chaque voyage d'une épopée en situa-

tions extrêmes, nous permettent de mieux comprendre le tragique des événements, d'accompagner les soubresauts de l'actualité et de jeter sur les héros du quotidien un regard empathique. Dans une récente enquête menée sur la vie des frères Abalakov, grimpeurs mythiques « de l'époque stalinienne », il décrit les excès d'un « alpinisme politique » visant à désacraliser le ciel en portant au plus haut les couleurs d'un régime totalitaire. Ses livres sont l'explication d'un monde inconnu dont le peuple souffre d'un ordre trop serré et aspire à la liberté dans le souci de protéger les personnes, mais aussi leur pays.

Derniers ouvrages parus : *La Mer des cosmonautes* (Paulsen, 2017) ; *Saisons du voyage* (Stock, 2018) ; *Alpinistes de Staline* (Stock, 2020).

2017

LES HUIT MONTAGNES

Paolo Cognetti

Stock, 2017 - Prix Médicis étranger 2017

Il y a du primordial dans *Les Huit Montagnes*... Tout commence par l'histoire des parents de Pietro, habités par leur attachement aux Dolomites : « Leur amour était né sur ces terres... : tout ça grâce à un prêtre qui les y emmena quand ils étaient enfants, celui-là même qui les maria, au pied des Tre Cime di Lavaredo, devant la petite église qu'il y a là, par un matin d'automne. » Un mariage « célébré entre quatre amis, avec des anoraks pour tout habit de noces, et un lit au refuge Auronzo pour leur première nuit de mari et de femme ». Dès le début, le talent de Paolo : bâtir une ambiance, suggérer une histoire en quelques phrases.

Le lendemain, ils partent pour Milan, « une grossesse pour elle, un contrat d'embauche pour lui », et pour chacun un cœur lourd, chargé du souvenir de leurs Dolomites. La

montagne, ils la retrouvent non loin de la grande ville et de sa rumeur incessante, dans ces vallées encore préservées aujourd'hui, malgré les inévitables remontées mécaniques, sur le flanc valdôtain des Alpes pennines.

Pietro rencontre là-bas un garçon de son âge, un petit montagnard qui travaille à l'alpage. Avec lui, il gagne un surnom, « Berio », et il découvre ce monde d'en haut. « Tu sais ce que c'est un alpage ? » demande Bruno à « Berio ». Décalage... Combien de nos enfants des villes sont capables d'imaginer un alpage ?

Je partage avec Pietro une enfance citadine, au cours de laquelle j'ai eu la chance, comme lui, de connaître la montagne. Celle qu'il a découverte au prix d'une longue marche au terme de laquelle on entendait les clarines, où on sentait la vache et lait. On y goûtait le fromage, le lait tiède recueilli dans un grand verre, juste sorti de la traite, qu'on faisait encore à la main.

On prenait pied dans le monde d'en haut, où les gens subsistent avec ce que la nature leur offre, au prix d'un dur travail. Ils y vivent simplement, mais heureusement.

Paolo-« Berio » garde la nostalgie de cet univers, de ce savoir-vivre, de ce savoir-être. La civilisation des alpages survit, plus ou moins bien suivant les massifs et les « appellations d'origine protégées » des fromages locaux. De nombreux alpages sont abandonnés aux ronces et à l'usure du temps. Descendant d'un refuge perché sous le versant italien du Piz Badile, peu après ma première lecture des *Huit Montagnes*, j'avais été attiré par une petite pancarte de bois : « *Vendita di formaggi* ». Une bâtisse d'aspect rustique se profilait dans un repli de la montagne. Là vivait un alpagiste plus tout jeune, mais habité d'une force perceptible. Il était entouré de

quelques garçons, tous à la fin de l'enfance ou au début de l'adolescence. Le fromage fut pesé sur le plateau d'une traditionnelle balance à peson. Le prix en était dérisoire. J'ai demandé au patron s'il ne s'était pas trompé... Non... J'aurais voulu payer le fromage à un prix qui me paraissait plus conforme à ma réalité, mais je l'aurais certainement blessé. Le paquet de papier s'est retrouvé dans mon sac rempli de matériel d'escalade. Mes gestes étaient maladroits. Combien de temps cet endroit allait-il vivre encore selon ces règles d'un autre âge, mais tellement en accord avec son environnement ? J'ai alors pensé aux *Huit Montagnes*, encore une fois...

Mon identité de montagnard est née dans cette montagne humaine, bercée d'odeurs, de bruits, de bruissements, de soleil et de vent, de bonheur. Mon regard s'est porté vers le haut, sur les cimes. Comme le père de « Berio ». Je n'ai eu de cesse de crapahuter, pour me dresser sur un de ces sublimes points hauts de la planète. À la différence de « Berio », j'y ai trouvé du plaisir et un art de vivre. Mais l'étage des alpages est toujours resté imprimé dans mon esprit, comme une marque originelle. Combien de fois, adolescents, au retour d'une ascension difficile, nous sommes-nous allongés, fourbus et pas pressés de retrouver la vallée, dans l'herbe fraîche des alpages, sans crainte, nichés au sein de cette montagne nourricière et protectrice, remettant à plus tard le retour vers le monde des hommes ? *Les Huit Montagnes*, puis *Le Garçon sauvage* m'ont replongé dans ces temps fondateurs.

Il y a bien d'autres choses dans *Les Huit Montagnes* : le rapport père-fils, l'amitié... Tout cela est sous-tendu, éclairé par la montagne, ce lieu de naissance ou de renaissance. J'y ai trouvé une pensée m'aidant à accepter mon engagement de montagnard, qui me paraît parfois stérile, uniquement tourné

vers le bonheur d'être en haut. Le père de « Berio » lui demande, regardant un torrent : « [...] si l'endroit où nous sommes, c'est le présent, tu dirais qu'il est où l'avenir ?

– L'avenir est du côté où l'eau descend...

– Faux, décréta mon père, et heureusement ! »

« Berio » trouve la réponse peu après : « L'avenir, c'est l'eau qui vient d'en haut, avec son lot de dangers et de découvertes. Le passé est en aval, l'avenir en amont... Quel que soit notre destin, il habite les montagnes au-dessus de nos têtes. »

Cet épisode est devenu une de mes réponses. J'aime croire que j'ai contemplé mon destin en regardant là-haut. Que je l'ai rencontré en « portant mes pas là où mon regard a porté », comme l'écrivit Gaston Rébuffat. Le temps vient où je devrai me contenter de contempler les hautes cimes sur lesquelles je me suis tant agité depuis le monde des alpages.

Suivant en cela Lionel Terray : « Si vraiment aucune pierre, aucun sérac, aucune crevasse ne m'attend quelque part dans le monde pour arrêter ma course, un jour viendra où, vieux et las, je saurai trouver la paix parmi les animaux et les fleurs. Le cercle sera fermé, enfin je serai le simple pâtre qu'enfant je rêvais de devenir. »

Il me restera alors les livres, pour me rappeler la beauté des montagnes. *Les Huit Montagnes* n'est pas rangé dans ma bibliothèque : il traîne, ici ou là, prêt à être ouvert, une fois encore...

Claude Gardien

Claude Gardien

Journaliste et guide de haute montagne, Claude Gardien accompagne les grandes aventures humaines qui ponctuent l'histoire de la montagne. Avec un regard bienveillant où brillent des larmes d'une tendresse teintée d'ironie, il nous entraîne vers

ces espaces impénétrables et magnifiques, immuables depuis la création du monde auxquels l'homme lance des défis toujours plus audacieux.

Derniers ouvrages parus : *Chute* (Guérin, 2008) ; *Frères d'altitude* (Guérin, 2016) ; *Les Nouveaux Alpinistes* (Glénat, 2018).

2018

UNE HISTOIRE DU SECOURS EN MONTAGNE

Blaise Agresti

Glénat, 2018

« On reviendra vous chercher. »

L'histoire du secours en montagne est intimement liée à celle de l'alpinisme, toute ascension alpine ou himalayenne pouvant se transformer en drame. Derrière une mission de secours, il y a des humains confrontés à la fortune, la bonne ou la mauvaise, à la peur et à l'angoisse. Dans cet ouvrage, riche d'images d'archives et de témoignages poignants, Blaise Agresti revient sur les origines, rappelant à la mémoire quelques sauvetages célèbres, frappés du sceau de l'échec, comme celui de Vincendon et Henry en 1956, « mythe fondateur du secours en montagne », ou celui, au dénouement heureux, de René Desmaison en hiver 1971 dans les Grandes Jorasses. Cette aventure, Blaise Agresti l'a vécue de l'intérieur, puisqu'il a été patron du PGHM de Chamonix et du Centre national de formation des secouristes. À côté des aspects pratiques, comme la formation des sauveteurs, l'évolution du matériel ou le coût des secours, l'auteur ouvre le débat sur les pratiques montagnardes et l'avenir des secours, dont la gratuité est, au fil des exploits et des accidents, régulièrement remise en cause.

L'auteur souligne, sans réussir à le dépasser, un paradoxe. De nos jours, tout dans nos sociétés tend à être pensé en termes de risques, du réchauffement climatique à la crise économique, de la pauvreté à la criminalité, des épidémies au terrorisme. En montagne, en revanche, tout se passe comme si les nouvelles pratiques *outdoor* échappaient au « principe de responsabilité », occulté par « des incantations simplistes » sur « une montagne, espace de liberté », qui justifierait toutes les dérives. Héritier de Descartes et Darwin, ce partage est le fruit d'une vision dualiste du monde, séparant nature et culture. Cette cosmologie contribue à une approche cloisonnée des faits et des choses. Dans le monde d'en bas, sur le plan politique, précaution et principe de précaution permettent aux décideurs de conjurer le mauvais sort. Dans le monde d'en haut, c'est le règne de la « dissidence récréative ». Mais les deux mondes ne communiquent pas. Résultat : « le mont Blanc, symbole de cette liberté », a fini par passer sous « contrôle administratif ». Blaise nous met en face « du rapport ambigu que nos sociétés du bien-être entretiennent avec le risque et la manière de le gérer ».

Face à la succession d'exploits et d'accidents médiatiques, « l'alpiniste glorieux "conquérant de l'inutile", héros de la reconquête d'une humanité d'après-guerre, s'est transformé en "simple inconscient" qui mettrait en péril le principe de solidarité et de gratuité des secours ». Même le plus respecté et le plus expérimenté des aventuriers, en péril au bout du monde, contraint de faire appel aux secours, peut être épinglé pour l'inutilité sociale de son entreprise ainsi que pour le coût d'une mission de sauvetage. Ce constat montre que le risque n'est pas une notion à prétention universelle, que son acceptation change selon les époques et selon les personnes et les groupes qui la mobilisent.

Enfin, l'auteur nous révèle que les décisions humaines sont

irrationnelles – on s'en doutait un peu ! – et, pour cette raison, il est impératif de redoubler de vigilance. L'exemple est donné avec Sébastien Thomas, guide de haute montagne et secouriste, qui, malgré son expertise, commet une erreur monumentale : il se fait déposer en hélicoptère sur un glacier, c'est-à-dire un espace criblé de crevasses, chute, et se tue sur le coup. L'analyse de l'accident révèle que 30 % des décisions sont non conformes au bon usage. « Nous croyons penser rationnellement dans des liens de causalité cartésiens, mais il n'en est rien ou si peu. L'affect, les émotions, le passé, notre position sociale créent chacun des déformations du réel qui nous poussent souvent à prendre des décisions incohérentes et absurdes. »

Le risque est une invention des hommes pour se prémunir de l'incertitude d'un danger. Tout danger peut devenir un risque. Plus on en sait sur les risques, plus l'avenir paraît incertain, plus le champ des possibles se restreint. Mais les ignorer, c'est briser un tabou, c'est se livrer à des pratiques dangereuses pour la société. Difficile de sortir du cercle vicieux. D'où la nécessité de définir ce qu'est « un risque socialement acceptable ». « Dans un contexte de réchauffement climatique, qui précipite des pans entiers de l'histoire de l'alpinisme, il est aujourd'hui plus raisonnable de considérer qu'il existe des périodes où il ne faut pratiquer que de manière sélective et mesurée, voire qu'il est préférable de s'abstenir. » Renoncer, l'ultime liberté du secouriste et du guide. À cette différence que renoncer à un sommet, c'est se dire que l'on reviendra, il sera toujours là ; interrompre une opération de secours, c'est mesurer « la part de la vie » à laquelle l'homme peut prétendre. C'est promettre « qu'on viendra vous chercher », non sans avoir soupesé le risque qu'il en coûtera, lequel risque n'est pas que financier.

Nathalie Lamoureux

Nathalie Lamoureux

Nathalie Lamoureux cultive un art de vivre qui la pousse à courir de plaisir en haute altitude comme en plein désert. Au retour de ces expéditions, elle écrit avec passion, se confie et partage ses expériences, sa frénésie d'action, mais aussi ses doutes. Première journaliste à poser le pied sur le toit du monde en 2013, après trois tentatives, elle continue d'explorer l'univers. Elle s'interroge sur elle-même et sur les autres, multiplie les efforts et admet ses obsessions qui lui ont imposé tant de sacrifices avant de la projeter aux limites du possible. Elle est partie en reportage, à la recherche d'ethnies perdues aux confins des chaînes de l'Himalaya. Elle a témoigné de l'extinction de ces peuples menacés. Elle continue à rêver au « huitième ciel », même si c'est aujourd'hui par personne interposée. Mais pourquoi donc l'Everest et toute cette folie consistant à vouloir trouver l'allégresse dans la zone de mort des 8000 ? Parce que l'aventure vaut cher, un point c'est tout !

Dernier ouvrage paru : *Marc Batard. L'Everest en partage*, (La Fontaine de Siloë, 2019).

2018

AILEFROIDE, ALTITUDE 3 954

Olivier Bocquet et Jean-Marc Rochette

Casterman, 2018
Prix Ouest-France – Quai des bulles

C'est l'histoire de la poursuite d'un Graal, de la quête d'un corps-à-corps avec un sommet du massif des Écrins, par un itinéraire particulier, que l'auteur n'a jamais emprunté : la face nord d'Ailefroide par la voie Devies-Gervasutti.

C'est l'histoire d'une échappée belle jalonnée d'équipées à mobylette, de rappels hasardeux, de bivouacs entre vide et étoiles, de bitures, de solos inconscients, de compagnons de cordée réguliers ou occasionnels dont nombre sont morts ou

disparus, de premières amours et amitiés inoubliables.

Le cap de la soixantaine franchi, Jean-Marc Rochette, ex-jeune grimpeur téméraire et anonyme devenu dessinateur mondialement encensé, s'est enfin autorisé à mettre en cases ces séquences de sa vie, scénarisées avec la complicité d'Olivier Bocquet. Dans *Ailefroide*, titre-oxymore qui évoque tout à la fois un cocon et un linceul, on le découvre à la fin des années 1960, ado dyslexique, orphelin d'un père médecin « mort pour la France » durant la guerre d'Algérie dont il ne sait comment se montrer à la hauteur. À l'internat du lycée Champollion de Grenoble, Rochette se châtaigne avec ses condisciples, accumule les heures de colle, fait à contrecœur son lit au carré et traîne son ennui. Il s'évade en dessinant, y compris sur les murs, la vie dont il rêve et s'absorbe, au musée, dans la contemplation du *Bœuf écorché*, célèbre huile aux teintes crues du peintre expressionniste russe Chaïm Soutine qu'il vénère.

Jusqu'à ce jour pluvieux où sa mère, assistante sociale et aspirante alpiniste, l'embarque dans une balade forcée en montagne pour lui inculquer les joies du plein air... Inconsciemment, celle qui l'enveloppe de l'amour brusque et rugueux des femmes que la vie n'a pas gâtées, et à laquelle *Ailefroide* est dédié, lui offre alors une renaissance doublée d'une vocation.

Rochette entreprend ainsi de courir les sommets sans guide tout en ambitionnant d'en devenir un. Mais l'histoire déraile ; la montagne fait son tri. Il a tout juste 20 ans quand un rocher délité par la grande sécheresse de l'été 1976 l'arrache à une paroi et lui dessine un cratère au milieu du visage le renvoyant pour longtemps à ses crayons et à ses pinceaux.

Plus de 40 ans plus tard, le co-créateur d'*Edmond le cochon* et dessinateur du *Transperceneige*, passé par *Actuel*, *L'Écho des*

Savanes et *L'Équipe*, rend avec *Ailefroide altitude 3954* un hommage vibrant aux sommets de sa jeunesse sur lesquels il signe un retour apaisé.

Patricia Jolly

Patricia Jolly

Attentive aux autres, Patricia Jolly parcourt les rubriques du *Monde* pour suivre les hommes et les femmes se débattant au cœur d'une actualité qui souvent les dépasse. Au-delà des événements, il y a souvent de la souffrance, de l'enthousiasme parfois, de la dignité toujours. Et c'est sur ce point que la journaliste pose un accent de vérité et de sincérité. À la vitesse où se déroule l'histoire d'une humanité qui ne prend pas soin d'elle, l'écrit se dresse comme un rempart dont les pierres sont l'enquête, l'argumentation et l'objectivité. C'est selon des principes fondés sur l'éthique de l'information juste et raisonnable que Patricia Jolly éveille nos consciences. Ses articles nous aident à comprendre les bouleversements de notre environnement. Ses livres nous incitent à croire qu'une aventure véritable doit être un humanisme débarrassé de toute tentation néocolonialiste. Avis aux consommateurs d'Everest !
Dernier ouvrage paru : *Sherpas, fils de l'Everest* (Arthaud, 2015).

LES CONTRIBUTEURS

Blaise Agresti	Hervé Gaymard
Bernard Amy	Bernard Germain
Caroline Audibert	Cédric Gras
Isabelle Autissier	Daniel Grévoz
Yves Ballu	Patricia Jolly
Christophe Barbier	Sylvain Jouty
Stéphanie Bodet	Nathalie Lamoureux
Patrick Breuzé	Jean-Louis Lejonc
Antoine Chandellier	Gilles Modica
Jean-Marie Choffat	Michel Moriceau
Philippe Claudel	Gilles Mossière
Antoine De Baecque	Jean-Louis Pierre
Denis Ducroz	Yves Paccalet
Pierre-Henry Frangne	Jean-Christophe Rufin
François Garde	François Vallejo
Claude Gardien	

LIRE

Quand les montagnes du monde sont mises en pages, les frontières s'effacent, les hommes et les femmes se rejoignent. Les solidarités s'organisent. Les langues se délient, les plumes s'activent. Les mots prennent de la force, les idées s'élèvent au-dessus des contingences. L'inspiration se puise dans la contemplation des paysages ou dans les traditions transmises par celles et ceux qui vivent sur ces chemins de conquête ou d'humilité. Les auteurs de tous les pays donnent le ton d'une complicité entre le minéral et le vivant. Ils grimpent dans l'espoir de percer les mystères de la haute altitude. Ils témoignent avec énergie. Ils expriment leurs sensations, leurs sentiments, leurs sacrifices, pour amplifier les efforts, canaliser les émotions, amortir les chocs. Ils sélectionnent les justes formules d'un langage où l'enthousiasme ne suffit pas toujours à parer les coups du sort.

C'est alors que tournent en boucle l'émerveillement et la peur, le désir du risque mais l'envie de revenir, la violence des éléments, la volonté de les dompter, le bonheur mais aussi la souffrance, l'acharnement, et la flamme de l'exploit réduite en fumée par l'échec. Le renoncement casse les images, et prive du flash que déclenche l'ivresse des cimes. Les écrits sur la montagne mélangent la puissance et la fragilité dans un domaine en mutation permanente, espace infini où la nature défend ses droits. Dans cet univers fantastique, l'être humain, s'affranchit ou non de ses responsabilités, assouvit son avidité, assume son délire de liberté. Il se gave alors de souvenirs et se berce d'illusions. L'homme et la femme, en montagne, acceptent de mettre leur vie en danger en courant vers l'inconnu. Ils décrivent, justifient leurs excès, ils magnifient leurs actions, cherchent à se connaître. Ils font la paix avec eux

– mêmes, mais se heurtent souvent à l'imprévisible attaque du destin.

Les livres sont ainsi les refuges où se retrouvent pêle-mêle, les messagers d'un idéal de volupté, les témoins d'une passion pour la montagne et ce qu'elle représente. Le lecteur y retrouve les acteurs d'une tragédie qui se joue dans un théâtre ouvert sur le ciel.

Les livres de montagne sont la trace d'aventures inoubliables, uniques ou collectives, indispensables ou inutiles, qui, par leur diversité, exaltent l'effort. Elles ne s'effacent pas. Elles restent gravées en nous, elles stimulent notre imaginaire. Elles éclairent l'avenir.

ESPÉRER

En période de troubles, la tentation est grande de s'abandonner, de ne plus regarder autour de soi, de ne plus goûter le sel de la vie. La pente peut être raide. C'est alors que le livre est tendu comme une main pour ne pas glisser davantage. Il redonne l'envie de remonter, de s'ouvrir aux autres et d'espérer. Il permet de mesurer les richesses du monde, il incite à dépasser l'ordinaire. Cela suppose pour les auteurs, beaucoup d'efforts et de volonté. Cela amène le lecteur à s'étonner, à réfléchir, pour s'élever lui aussi et mieux comprendre ce milieu étrange. Des horizons mystérieux se détachent à travers les mots de ceux qui ont défié « l'impossible » et reviennent témoigner du prix de la vie : la vie, une chance unique, que ce don irremplaçable dont la valeur est gâchée par tant de souffrances et de mises en péril ! La montagne est un repère qui se dresse comme une garantie d'éternité. Elle évoque la solidité, la liberté. Elle est une énigme. Elle représente un danger, elle fait

peur mais la rage de la dominer, de la vaincre est plus forte que les craintes. Elle stimule pour écrire, dire, et transcrire les ressentis, justifier le risque, analyser la motivation, l'ambition. Elle provoque une addiction qui pousse à la victoire sur les éléments et sur soi – même. Elle met en danger ceux qui se l'approprient. Ils y multiplient alors des « prouesses inutiles » sans en mesurer les conséquences sur la vie des héros anonymes du secours en montagne.

La « quête d'absolu » reste une platitude qui masque les égoïsmes. L'« air pur », n'est pas tout, ni la neige ni le soleil.

La splendeur des paysages devrait nous apprendre à voir et à entendre, à les respecter. L'attention est détournée vers le profit. Tous ces lieux d'exception sont devenus l'objet d'une consommation effrénée et au-delà des lignes, les coulisses de certains exploits mythiques n'ont rien de très glorieux.

Les hommes et les femmes grimpent, redescendent et s'en vont. La montagne demeure, immuable, impressionnante. Elle n'est cruelle que parce que l'on y va. Elle ne soigne ni ne protège. Elle est belle, certes. Elle inspire. Elle attire. Alors, elle éblouit au point que tant de vies s'y fracassent. On y retourne sans savoir si on n'en reviendra. Elle subjugue. Elle envoûte ceux qui la redoutent et ne peuvent s'en passer. Alors, ceux-ci écrivent et s'attachent par la plume.

Elle excite les passions de ceux qui s'évadent dans les hauteurs sans bouger de chez soi ni s'encombrer des routines contraignantes de la vie d'en – bas. Alors ceux – là, ils lisent et frissonnent par procuration.

Elle éveille nos consciences. Par l'insolence de sa beauté, elle révèle nos limites.

Il y aura toujours un livre pour donner de la montagne, une image conforme aux contradictions humaines : entre

l'espace naturel nourrissant l'illusion d'un idéalisme tranquille et le terrain de conquête entretenant un idéal de toute – puissance, toutes les déclinaisons sont possibles, allant de la contemplation à l'obsession de grimper, de l'humilité à la démesure.

Le livre de montagne est celui du rêve et de la réalité, du bonheur et des drames. Du plaisir de lire, de grimper sur des cascades de mots et des montagnes de pages.

Michel Moriceau

REMERCIEMENTS

Merci pour leur confiance à Isabelle Fortis et Jacques Glénat ainsi qu'à François Garde qui ont permis la réalisation de ce recueil.

Toute notre gratitude aux auteurs qui nous ont fait l'amitié de partager cet anniversaire. Toute notre reconnaissance aux bénévoles de l'association « Montagne en page » qui se sont relayés depuis 30 ans et se dévouent sans relâche pour assurer la réussite du Salon de Passy.

Et toute notre amitié à Fernand Payraud qui nous a généreusement confié l'illustration de couverture dans toutes les nuances du bleu.

Atelier 254 Fernand Payraud / www.fernandpayraud.com

